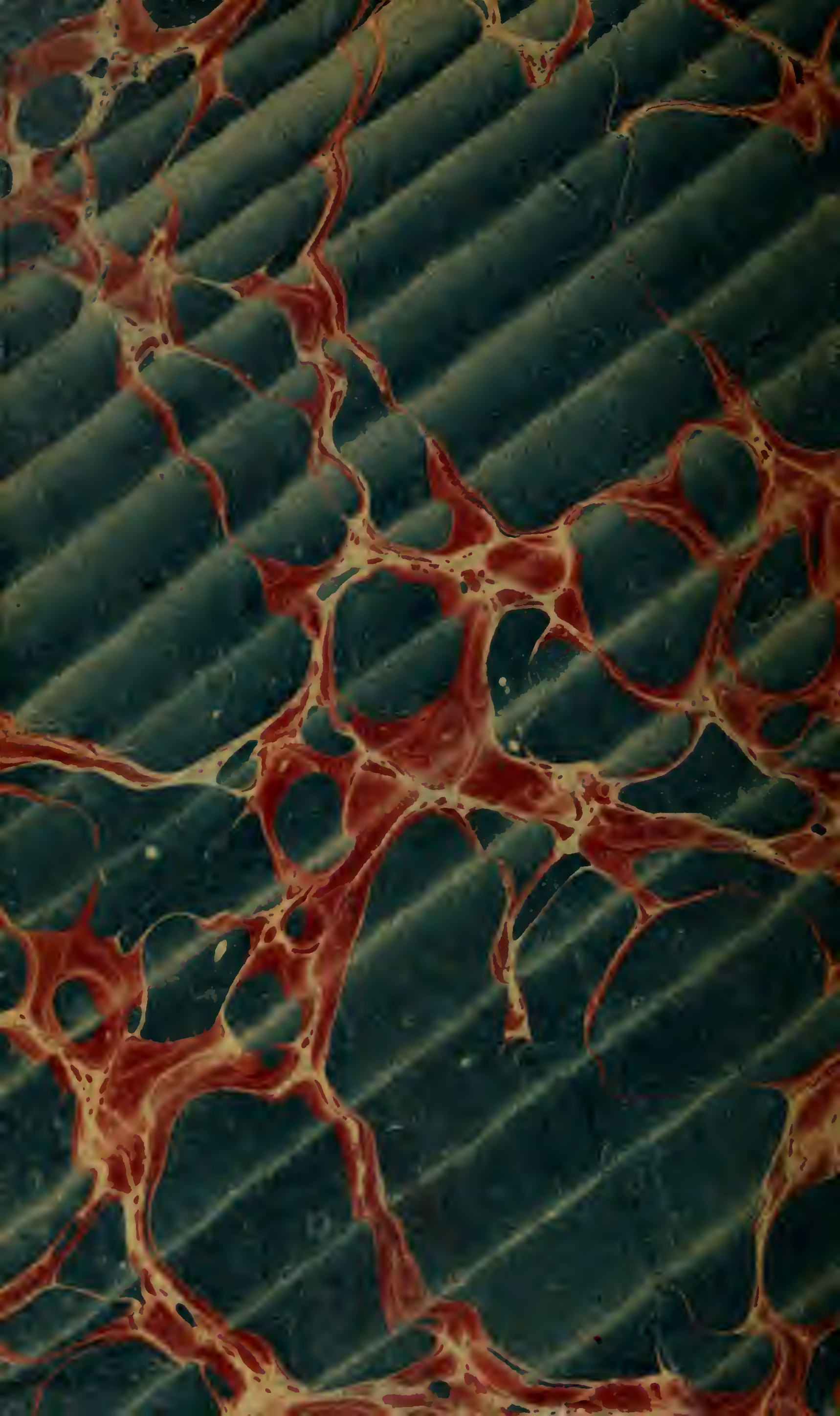
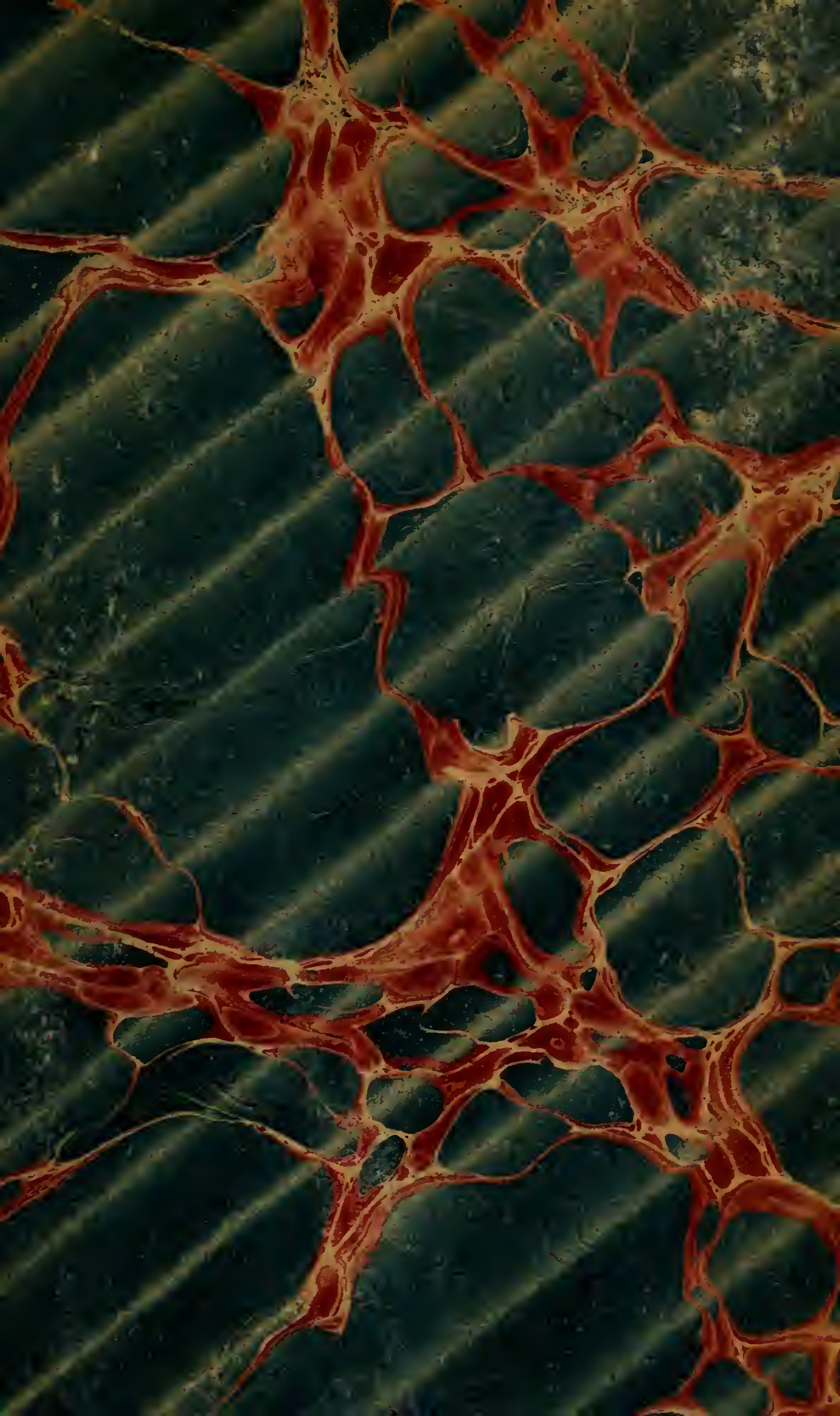

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01502796 4





FROISSART

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

EN VENTE :

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, de l'Académie française.

MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Institut.

GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.

TURGOT, par M. *Léon Say*, député, de l'Académie française.

THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.

D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.

MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Institut.

THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.

MADAME DE LA FAYETTE, par le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.

RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.

STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.

ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.

BOILEAU, par M. *G. Lanson*.

CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.

FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.

SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, de l'Académie française.

RABELAIS, par M. *René Millet*.

J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*.

LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac*.

DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*.

VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*.

ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine*.

JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan*.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure. . . 2 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.



FROISSART ÉCRIVANT SES CHRONIQUES

[illegible]

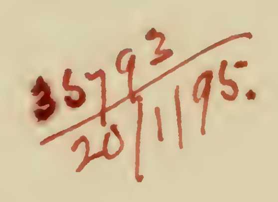
[illegible]

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

FROISSART

PAR

MARY DARMESTETER



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

FROISSART

CHAPITRE I

L'ENFANCE

On sait fort peu de chose de la jeunesse de Froissart. Il naquit à Valenciennes; mais de grands clercs sont en désaccord sur la date exacte de sa naissance.

Froissart, pourtant, en parle plus d'une fois. « La trentième nuit de novembre 1373, j'avais trente-cinq ans, peu plus, peu moins », nous dit-il dans une de ses poésies : le *Joli Buisson de Jeunesse*. D'où nous concluons qu'il naquit en 1338. Mais dans le troisième livre des *Chroniques* nous lisons : « Sachez que l'an de grâce 1390 j'avais cinquante-sept ans ». C'est donc qu'il est né en 1333. Un peu plus loin, dans le quatrième livre, il nous raconte une longue histoire qu'il entendit « en l'an de grâce

1361, étant à Berkhampstead près de Londres, et pour lors j'étais espoir en l'âge de vingt-quatre ans ». Nous voilà reportés en l'an 1337, date généralement adoptée par les biographes du chroniqueur. Mais Froissart continue à nous parler de cette mémorable visite à Berkhampstead : c'était au moment des fêtes de Noël; le Roi, la Reine et toute la Cour venaient de Londres pour dire adieu au Prince de Galles, nouvellement marié, qui allait partir pour Bordeaux avec sa femme. « Ils venaient pour prendre congé », nous dit Froissart. Or nous savons que le Prince et la Princesse de Galles ne quittèrent l'Angleterre qu'un peu après Noël 1363. Froissart, qui nous conte l'histoire étant vieux, se trompe donc d'une année. C'est en décembre 1362 qu'il a dû avoir ses vingt-quatre ans ou peu s'en faut, et cette légère correction suffit pour mettre d'accord la première et la dernière des trois dates données. Nous dirons donc que c'est dans le cœur de l'hiver de l'an 1338 que Froissart naquit à Valenciennes.

Froissart appartient au Hainaut, qui formait alors une principauté indépendante, comprenant le Hainaut Belge d'aujourd'hui et la partie sud-est de notre département du Nord. Pour être le premier écrivain français de son siècle, Froissart n'en est pas moins un vrai enfant de son Hainaut, dont il garda toujours l'accent et l'orthographe : pendant toute sa vie et malgré tous ses voyages il sut rester fidèle au petit

Hainaut libre, cultivé, « chevalereux ». C'était d'ailleurs le terrain qu'il fallait pour faire pousser un historien. Les princes wallons étaient aussi des lettrés. Au château de Beaumont on conservait, ainsi qu'un dépôt très précieux, les Livres de messire Beaudouin d'Avesnes. A Liège, messire Jean le Bel, chanoine belliqueux et grand seigneur écrivain, était en train de rédiger sa « Vraie et Notable Histoire ». Et le même hiver qui donna le jour à Froissart vit naître, aussi à Liège, l'étonnant chroniqueur Jean d'Outremeuse.

On ne sait rien de la famille de Froissart. Quelques scoliastes, ayant mal lu une ballade, ont hasardé que le père de Froissart était peintre de blasons; quand on pourra lire le roman de *Méliador*, les détails abondants qu'on y trouve sur le travail d'un « peintre-ouvrier » animeront peut-être ce mythe aimable et symbolique. Pourtant le *Joli Buisson de Jeunesse* fait supposer que c'est de quelque forte race de bourgeois cossus, changeurs ou marchands de draps, que sortit le délicieux conteur. C'est tout ce qu'on peut dire. Dans l'œuvre immense de Froissart, pas un mot de père ou de mère, de frère ou de sœur, de parent ou de tuteur quelconque. C'est à ce point qu'un biographe ingénieux le laisse orphelin en bas âge, insinue qu'il fut peut-être enfant naturel, non reconnu, et le fait élever par un tuteur maussade; car au moment de sa majorité Froissart quittera le pays

natal sans un mot de regret. Tout cela n'est que fantaisie et hypothèse. Le mieux est de nous résigner franchement à ne rien savoir, et la résignation est d'autant plus facile que, de l'obscurité même qui l'entoure, la petite personnalité de l'enfant ressort vivement éclairée. Nul mieux que Froissart n'a conté l'idylle de son enfance, sujet qui attendrit et inspire jusqu'aux plus revêches. Il nous fait voir le petit garçon peu studieux, souvent battu parce qu'il « variait » dans ses leçons de latin, vite ennuyé aux échecs, aux dés, à tous les jeux sédentaires et raisonnables. Il y a pourtant des jeux qu'il aimait; il nous en dresse une liste de cinquante-deux! Que de choses aimables perdues depuis pour l'enfance de France! La bonne moitié de ces jeux est hors d'usage aujourd'hui : pétales à jamais tombés de cette pauvre rose de gaieté, fraîche alors dans la jeunesse de la race. Qui nous dira ce qu'était le jeu du Baron Enguerrand ou ce jeu de Pince mérine qu'on jouait

Quand la lune était sereine

et qui était un jeu pour enfants royaux? Le jeune Froissart jouait non moins bien aux jeux d'aujourd'hui : aux barres, à la chasse au papillon et au jeu délicat et difficile de faire voler une plume contre le vent. D'autres fois il enfourchait tout simplement son bâton d'écolier qui devenait sur-le-champ un

vaillant coursier, de nom Grisel, prêt à l'emporter à la guerre. Quand l'enfant sera grand, c'est de la même façon paisible qu'il verra la plupart des batailles de son temps.

A l'âge de douze ans on mit Froissart à l'école pour apprendre le latin. Mais l'enfant négligeait son « Catonnet » et son catéchisme. A tout âge il préféra la vie réelle aux choses abstraites. Comment étudier la grammaire latine, quand, près de lui, sur les mêmes bancs, il voyait de ravissantes petites filles « qui de mon temps étaient jeunettes »? Il aimait leur faire de petits cadeaux d'épingles

Ou d'une pomme, ou d'une poire
Ou d'un seul anelet de verre.
Et lors devisai à part moi:
Quand donc viendra le temps pour moi
Que par amours pourrai aimer?

Il n'était pas si bon voisin pour les frères de ses petites amies, car il aimait fort se colleter avec les garçons de son âge :

J'étais battu et je battais,

assure-t-il avec un juste orgueil. De retour à la maison on le battait derechef pour sa chemise en lambeaux et son vêtement en haillons. J'imagine pourtant que la chose a dû arriver assez rarement, et que ce que le bon Froissart aimait déjà le mieux, c'était d'observer le « hutin » des autres.

CHAPITRE II

LE DÉPART POUR L'ANGLETERRE

Ce petit garçon, si soucieux de trouver grâce aux yeux de ses jolies camarades de classe, ne tarda pas à tomber amoureux. « Je n'étais pas encore las de jouer aux jeux des enfants qui n'ont pas atteint leurs douze ans, nous dit-il, qu'Amour par sa grande puissance me faisait désirer tout ce qui divertit. J'avais le corps faible et tendre, et pourtant je voulais être partout. L'été surtout j'aimais me promener dans de grands jardins pleins de violettes, de pivoines et de roses : rien ne me plaisait autant que de voir de si belles fleurs. Et quand le temps se gâtait à l'approche de l'hiver, je trompais mon ennui en lisant de longs romans d'amour. »

Un sentiment unique, nous dit le poète, remplit

son cœur adolescent de la quatorzième à la vingt-quatrième année. Il nous conte cet amour tout au long dans une des plus jolies poésies du XIVe siècle : l'*Espinette Amoureuse*, « l'Aubépine des amours ». Il faut se garder de prendre trop au sérieux ces confidences. Presque toujours, dans les vers d'amour, le sentiment est si vrai et les faits sont si faux que le plus habile peut s'y tromper. On sème un récit imaginaire de petits détails très exacts, chers au cœur, et que l'on a mis en vers pour leur donner ce surcroît d'existence qu'ont les fleurs séchées dans un livre. Dans ce petit roman les faits d'ordre extérieur nous paraissent arrangés à plaisir. Pourtant le poète trouve des accents naïfs et sentis pour décrire cette docte jeune fille qui fit battre son cœur de quinze ans. Un jour, ils se rencontrent à une *garden-party* d'il y a cinq siècles : elle se promène avec lui un peu à l'écart, elle se penche pour cueillir cinq violettes, lui en donne trois et garde les deux autres. Un autre jour, elle prie le jeune Froissart de vouloir bien lui prêter un roman ; et tout en disant « Oui ! » les yeux en feu, le pauvre garçon se demande comment se le procurer — car alors les romans étaient choses de luxe. Enfin il trouve chez lui un vieil exemplaire du *Bailli d'Amour*. Elle le lit, lui confie ses impressions et lui prête en échange le roman de *Cléomadès*. Tout cela est conté avec un accent léger et sincère qui a son charme. Puis un

jour la jeune fille se marie, et Froissart pense en mourir de chagrin, jusqu'à ce que quelques semaines plus tard il fasse de son gros désespoir « une ballade nouvelle ».

Cet amoureux de vingt-trois ans était clerc et portait la tonsure. C'était chose fréquente alors : le désir de se placer sous la juridiction ecclésiastique donnait de l'ouvrage à bien des barbiers coiffeurs. Dans les registres du Châtelet nous rencontrons à chaque page des noms d'avocats, de marchands, de simples laboureurs qui se placent, comme clercs, sous la protection de l'évêque. A tous les degrés de la société, les clercs mariés faisaient comme une classe nouvelle : c'était un des signes les plus frappants du relâchement de la discipline ecclésiastique amené par les malheurs de la papauté. « La vie religieuse n'avait pas encore les bornes précises que nous lui connaissons, dit M. Jusserand dans son admirable étude sur Piers Plowman. Beaucoup d'hommes lettrés, chantres, sacristains ou simples secrétaires, recevaient les ordres moindres et s'en tenaient là. »

Pour ces tonsurés, comme pour leurs frères laïques, les deux sources de l'honneur étaient les armes et l'amour. Pétrarque ne craignait pas d'afficher sa passion pour une femme mariée. Le vaillant Jean le Bel, tout chanoine de Liège qu'il fût, aimait suivre, épée en main, le Dieu des batailles ; et la

paire de fils jumeaux qu'il eut en ses anciens jours ne faisait point rougir son front hâlé de chevalier-chanoine. Froissart, simple clerc, ne se croit pas pour cela astreint à aucune règle austère. Il faut écarter toute idée monacale, toute sombre vision de maigre séminariste en soutane. C'est plutôt comme un jeune et élégant normalien qu'il faut nous figurer ce bel amoureux de vingt-trois ans qui s'en va, quelques poésies inédites au fond de sa malle, chercher fortune à la cour d'Angleterre.

Nous savons si peu de chose de la jeunesse de Froissart que nous ne pouvons dire comment ce jeune bourgeois de vingt-trois ans se trouvait avoir le loisir et les ressources nécessaires pour visiter les pays étrangers. Peut-être quelque Mécène, comme il en fourmillait dans les petites cours lettrées de Hainaut, se fit-il bailleur de fonds du jeune poète. Peut-être ce vieux chanoine de Liège, Jean le Bel, qui termine ses chroniques dans l'année même où Froissart part pour commencer les siennes, avait-il désigné le jeune Valenciennois comme capable de continuer son œuvre. A soixante-dix ans, très riche et bon prince, Jean le Bel a pu vouloir s'assurer un successeur. Mais ici encore nous ne pouvons qu'imaginer : tout ce que nous dirons, c'est qu'en 1361, l'année où messire Jean le Bel cessa d'écrire, le jeune Jean Froissart quitta Valenciennes pour Londres, où il allait présenter à la reine Philippe

de Hainaut un sien manuscrit sur la bataille de Poitiers.

Ce manuscrit était, sans doute, le germe des *Chroniques*. Il est perdu pour nous. Peut-être est-il encore caché dans quelque recoin poussiéreux du Record-Office de Londres ou dans les Archives mal classées de quelque vieux château d'Angleterre. Nous rencontrerons au cours de ces quelques pages tant de trouvailles merveilleuses faites dans ces dernières années, qu'il n'y a rien d'extravagant à espérer qu'on retrouvera un jour le premier livre de Froissart. Pour le moment nous en savons seulement ce qu'il nous en dit lui-même : « J'ai toujours à mon pouvoir justement enquis et demandé du fait des guerres et des aventures qui en sont advenues; et par espécial depuis la grosse bataille de Poitiers où le noble roi Jean de France fut pris. Car devant j'étais encore jeune de sens et d'âge. Et à ce non obstant empris-je, assez hardiment, moi issu de l'école, à dittier et à rimer les guerres dessus dites et porter en Angleterre le livre tout compilé, si comme je le fis. » Ce livre, en partie « compilé », comme il nous dit ailleurs, d'après les *Vraies Chroniques* de messire Jean le Bel, était probablement une espèce de chantefable, moitié en vers, moitié en prose — à la fois « rimé » et « dittié », comme l'explique le poète. Quelques années plus tard Froissart fera pour le duc de Brabant un récit de ce genre,

que nous possédons encore sous le titre de *la Prison Amoureuse*.

La reine Philippe, à qui le jeune poète destinait cette chronique de la gloire de son époux et de son fils, était comme lui originaire de Valenciennes, et elle aimait protéger ses compatriotes. Elle faisait de la cour d'Angleterre l'asile des lettrés wallons; Froissart, sans doute, avait souvent entendu parler de ses bontés; car on causait beaucoup d'elle dans la bonne et « frisque » ville de Valenciennes, comme de nos jours sans doute, à Copenhague, on cause des jeunes années de la Princesse de Galles ou de l'Impératrice de Russie. Bien des vieillards, bien des matrones babillardes se souvenaient encore du jeune Édouard d'Angleterre, qui était venu, fugitif avec sa mère éplorée, demander aide et secours au comte de Hainaut. Quand il s'en alla, la petite Madame Philippe pleurait toutes les larmes de ses douze ans. « Elle le connaissait plus et lui tenait plus grande compagnie que nulle de ses sœurs. Et le jeune Édouard s'inclinait de regard et d'amour sur Philippe plus que sur les autres. » La petite fille de douze ans en avait près de cinquante en 1361; mais on n'avait pas oublié pour cela la gracieuse idylle. C'est Froissart lui-même qui, bien des années plus tard, nous contera la jolie scène des adieux des deux cousins.... Comme la Reine d'Angleterre s'en allait regagner son royaume, elle embrassa à tour de rôle

toutes les filles du comte de Hainaut, et le Prince de Galles suivit son exemple. Quand vint le tour de Philippe, la petite fille éclata en larmes. « On lui demanda pourquoi elle pleurait : « Pour ce (dit-elle) « que mon beau cousin Édouard d'Angleterre se « départ de moi, et je l'avais déjà appris. » Dont commencèrent les chevaliers qui étaient là à rire. » Ces grandes personnes entrevoyaient-elles déjà ce que la petite Philippe ne pouvait deviner : ce brillant cortège de l'année suivante qui allait emmener dans son royaume d'outre-mer la femme-enfant du jeune roi Édouard III. Les Hainuyers étaient fiers de ce mariage et fiers surtout de la vertu et de la beauté de leur fille : « Longue et droite était, sage, lie, humble, dévote, large et courtoise, et fut en son temps ornée et parée de toutes nobles vertus, et aimée de Dieu et du monde... Car depuis le temps de la Reine Genoivre, qui fut femme du roi Artus et reine d'Angleterre, si bonne reine n'y entra... et tout comme elle vécut, le royaume d'Angleterre eut grâce, prospérité, honneur, et toutes bonnes aventures ; ni oncques famine, ni cher temps de son règne n'y démeurèrent, ainsi que vous orez recorder dans l'histoire. » Ainsi parlera d'elle Froissart, dans son extrême vieillesse.

En se rappelant en mémoire tout ce que l'on contait de cette reine qu'il allait voir enfin lui-même, peut-être le jeune Froissart se rappelait-il aussi la

page merveilleuse des *Vraies Chroniques* où messire Jean le Bel conte la clémence de Philippe et son intercession en faveur des bourgeois de Calais. Froissart admirait tant cet épisode qu'il l'a inséré, sans changer une ligne, dans ses *Chroniques*, où vingt générations tour à tour l'ont admiré, de bonne foi, comme la perle de son œuvre.

CHAPITRE III

FROISSART A LA COUR DE LONDRES

Froissart assista dans la ville de Londres au plein épanouissement de la vie nationale. Vingt ans plus tôt, l'Angleterre était encore une France provinciale, une France ridicule et lourdaude, où l'on parlait mal, où l'on avait l'accent, et des cheveux trop blonds pour le goût de Paris; une France où l'on buvait de la forte bière au lieu du vin pétillant et sobre. On lisait, on enseignait, on rendait la justice, on causait même en français. Telle à peu près la Russie d'il y a soixante ans. Un chroniqueur du règne d'Édouard III se plaint de cet effacement de la langue natale. «Nos enfants, dit-il, quand ils s'en vont à l'école, sont contraints de quitter l'usage de leur langue, ce qui ne se voit dans aucun autre pays....

Les enfants nobles apprennent le français dès leur berceau et nomment leurs jouets dans une langue étrangère. Les hobereaux de campagne qui veulent paraître nobles apprennent à grand'peine le français pour être mieux considérés. »

Les romans s'écrivaient en français, les livres sérieux en latin, l'anglais n'étant qu'un patois sans élégance. Pourtant au cours du XIV[e] siècle un grand changement s'était manifesté; la langue nationale pénétrait dans les écoles, dans les cours de justice, au Parlement; à dater de 1362, on tint les assises en anglais, « parce que la langue française est mal comprise du peuple ». Wyclif et Langland parlaient aux humbles dans l'idiome de leur mère; Geoffrey Chaucer, page à la suite d'Édouard III, commençait à tirer une langue belle et puissante du dialecte informe des pauvres. Si on continuait à enseigner aux enfants le français, c'était plutôt comme nous apprenons l'allemand, dans un but militaire. Déjà, en 1337, le Parlement de Westminster avait ordonné qu'on l'enseignât à tout enfant noble ou bourgeois, « par quoy ils en fuissent plus ables en leurs gherres ».

Soyez sûrs que toute cette renaissance échappa au jeune Froissart. Il n'était pas homme de lettres : il prononce à peine le nom de Geoffrey Chaucer, son cadet de quelques mois, qui était comme lui à la cour, et qu'il a dû rencontrer plus d'une fois chez

sir Richard Stury, et encore ne parle-t-il de lui que comme diplomate. La poésie et les choses de langue sont de pures vétilles pour un jeune clerc énamouré de chevalerie. Pour lui, il n'y a qu'une vraie gloire et elle fleurit sur le champ de bataille : sa très humble mission est d'apprendre aux guerriers à « mieux valoir », en leur enseignant les traditions et les exemples de chevalerie. Ce qui l'intéressait à Londres, c'était les vaillants vieux capitaines, qui avaient dans les trente dernières années combattu en France. Ce qui le frappait à la cour d'Édouard III, c'était l'ample magnificence, la façon « riche et étoffée » de ces palais, débordant de la dépouille des villes prises et des camps enlevés. Londres était peuplé de princes, de nobles et de rois. Le Roi et la Reine tenaient leur cour à Westminster, à Windsor ou à Eltham. A Londres ou à Berkhampstead, le Prince de Galles et la Princesse « tenaient grand état et noble ». Et on ne savait lequel le plus admirer, de ce vieux lion d'Édouard III avec sa noble Reine, ou du Prince Noir, « le premier chevalier du monde entier », ayant à ses côtés la Belle Fille du Kent — « la plus belle dame de tout le royaume d'Angleterre », nous dit Froissart, « et la plus amoureuse ». Le Prince Noir venait de l'épouser par amour, à l'insu du roi son père, séduit par le bel air hardi de cette jeune veuve, mère déjà de plusieurs enfants. Plus tard, le chevalier de la Tour

Landry nous décrira le goût excentrique et étincelant, les toilettes peu sévères de cette belle mondaine, « copiées, disait-il, sur les robes des bonnes amies des malandrins du Languedoc ». A l'hôtel du prince, comme à l'hôtel du roi, c'était un continuel va-et-vient de héros; les vainqueurs de Crécy et de Poitiers ne demandaient qu'à raconter leurs exploits.

Froissart frayait avec tout ce monde; car la reine Philippe, toujours si douce aux Hainuyers, ne s'était pas contentée de recevoir son livre « liement et doucement » ainsi qu'il nous le rapporte. Elle avait accordé au jeune poète le poste de secrétaire; elle l'encourageait à poursuivre ses travaux historiques. « Partout où je venais, nous dit-il, je faisais enquête aux anciens chevaliers et écuyers, qui avaient été en faits d'armes et qui proprement en savaient parler, et aussi aux anciens hérauts de crédence, pour vérifier et justifier toutes matières..., et pour l'amour du service de la noble dame à qui j'étais, tous seigneurs, rois, ducs, comtes, dames et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, m'aimaient, écoutaient et voyaient volontiers et me faisaient grand profit. »

Ce fut là, certainement, le moment brillant et saillant de la vie de Froissart, l'heure inoubliable entre toutes. « Je ne pourrais dire ni conter en un jour les nobles dîners, les soupers et les fêtes,

les conjouissements, les dons, les présents et les joyaux que on fit, donna et présenta! » Dans ces fêtes et ces « reveaux », ce n'étaient pas seulement les splendeurs de l'Angleterre qui se révélaient aux yeux du Hainuyer : c'était l'infortunée chevalerie de la France. Il y avait au moins une soixantaine de grands personnages français, prisonniers ou otages, dans la ville de Londres. Quatre ducs du sang royal entouraient le Roi prisonnier : une demi-douzaine de comtes, plus d'une vingtaine de riches barons, tout un monde de simples chevaliers et écuyers, et trente-six bourgeois d'importance envoyés en otage par les grandes villes du Nord et du Centre. Tout ce monde varié était comme « amassé et aménagé en la cité de Londres » ; chacun amenait avec lui ses gens de maison, et tenait grand état dans son exil. Philippe d'Orléans, à lui seul, avait seize domestiques; car la prison de ces grands seigneurs n'était pas étroite. Quand ils quittaient leurs beaux logis, c'était pour aller à la cour, où Édouard III les fêtait volontiers « et leur demandait des nouvelles, et les laissait aller et venir, chevaucher et ébattre, voller[1] ou chasser parmi le royaume d'Engleterre ». Froissart s'étonne de l'aménité des mœurs anglaises. Ces gentilshommes d'outre-Manche ont une foi absolue dans la parole d'honneur. Sou-

1. Faire voler leurs faucons.

vent ils laissent partir leurs prisonniers sur une simple promesse de rapporter leur rançon dans trois mois, dans un an. « Telle n'a mie été la coutume, ni la courtoisie des Allemands », nous dit Froissart. « Je ne sais comment ils en feront d'ores en avant. Mais jusquez à ores ils n'ont pitié ni merci de chrétiens gens d'armes, tant soient ils nobles ni gentilhommes. Mais, quand ils les tiennent, les mettent en fers et en prison,... et tout pour mieux rançonner. » Ces vilaines mœurs étaient inconnues en France aussi bien qu'en Angleterre, où n'importe quel chevalier français se sentait plus près d'un chevalier anglais que de l'homme du peuple de sa propre race. Aussi faut-il se figurer la capitale anglaise au moment de la visite du jeune Froissart, avec ces prisonniers d'outre-Manche qui la remplissaient, non point comme un lieu d'exil et de désolation, mais plutôt comme une ville importante d'aujourd'hui par un temps de grand congrès international.

Pour Froissart, le Londres de 1362 fut un lieu de délices; il fit la gloire de ses jeunes années, comme il fera la nostalgie de sa vieillesse. Cette cour splendide et honorable, ce roi redouté de trois royaumes, cette noble reine qu'il servait « de beaux dittiés et traités amoureux », et ces chevaliers « qui parlaient proprement », lui inspiraient une admiration sans bornes, un enthousiasme de la vingtième année. La

première rédaction du premier livre des *Chroniques* reflète cette anglomanie débordante : jamais Anglais n'a si bien parlé des armes anglaises. Et pourtant, tout à côté, dans l'hôtel de Savoie, se tient un jeune chevalier, l'un des fils du comte de Blois, qui doit un jour profondément modifier les opinions du chroniqueur. Pour le moment, c'est l'heure de l'Angleterre. Qui aurait pu croire que l'éclat de cette cour toute-puissante pouvait jamais se ternir? Qui aurait dit que cette reine si noble, ce roi redouté, ce prince chevalereux, allaient en peu d'années s'évanouir comme une fumée, laissant seul et pauvre le triste historiographe des années de leur gloire?

CHAPITRE IV

L'ENTREPRISE DES CHRONIQUES

Pendant près de cinq années Froissart continua ses services de « ditteur » auprès de la reine Philippe d'Angleterre; mais ces cinq années il ne les passa pas paisiblement dans sa tourelle de Westminster. La Reine encourageait le jeune clerc dans sa pensée d'écrire tout au long l'histoire des guerres de France et d'Angleterre, pour que jusqu'à la fin des temps on se souvînt du courage et de la courtoisie des chevaliers qui avaient couru de si belles aventures. Pour les premières années de la guerre, force lui était de « se fonder et ordonner » sur les *Chroniques* de Messire Jean le Bel, mais non sans les compléter, les vérifier et les contrôler. Il existait encore de par la Grande-Bretagne bien des vieux chevaliers, qui

avaient vu l'avènement d'Édouard III, les premières campagnes contre les Écossais, la déclaration de guerre à la France. Froissart ne se lasse pas de les rechercher, de les interroger et de prendre par écrit les récits qu'il recueille de leur bouche. Il voyageait de ville en ville, de château en château, « aux coûtages de la reine ». La bonne Madame Philippe l'envoie jusqu'en Écosse, avec des lettres scellées témoignant que le jeune homme était un de ses « clercs et familiers ». Aussi partout Froissart était-il accueilli « tout doucement et liement ». Le roi d'Écosse David Bruce l'emmène avec lui à travers les provinces de son royaume : le voyage dura près de trois mois. Rien du pittoresque de cette excursion n'échappa au jeune Wallon : le trait direct, la chose vue, le saillant d'un caractère, avec les renseignements historiques précieusement recueillis, trouvaient place dans ce carnet qu'il aimait remplir chaque soir, après souper, dans sa chambre d'auberge ou de château. Tous les détails brillent de cette observation juste et délicate que le chroniqueur conservera jusqu'à la fin de sa vie, toujours fraîche et comme perlée de la rosée d'une éternelle jeunesse. Plus tard il aimait se rappeler le temps où

Froissars d'Escosse revenoit
Sur un cheval qui gris estoit,
Un blanc levrier menant en laisse.

Il allait doucement, s'arrêtant partout où les choses du présent ou les reliques du passé frappaient son imagination toujours en éveil.

C'est ainsi qu'il s'arrêta assez longtemps au château de Berkeley, sombre forteresse où Édouard II avait subi la prison et la mort. Froissart se lia avec le jeune Lord Despencer, petit-fils du malheureux mignon du feu Roi; c'est à Berkeley qu'il se fait raconter par un « moult ancien chevalier » toute la tragique histoire qui forme le début des *Chroniques*. Il avait déjà pu la lire dans les pages de Messire Jean le Bel. Mais ici, sur les lieux, au milieu des quelques survivants du drame, de quelle façon supérieure et vraiment saisissante il mettait le doigt sur le cœur même de l'Histoire! La rancune et les tenaces souvenirs du Lord déshérité ne laissaient rien en oubli. Plus de quarante fois, comme le jeune clerc de la Reine se promenait à cheval avec son hôte, allant de ville en ville et de château en château, l'amer Despencer l'appelait pour lui dire :

« Froissart, voyez-vous cette grande ville avec ce haut clocher?

— Monseigneur, oui. Pourquoi le dites-vous?

— Je le dis parce qu'elle devait être mienne! Mais il y eut une male Reine dans ce pays qui tout nous tollit. »

Et quel tableau Froissart nous trace de cette « mauvaise Reine », enfermée éternellement dans son

château, pour un crime tel qu'un fils ne pouvait ni le punir ni le pardonner! Comme il nous fait voir cette « très belle dame, féminine et doucement enlangagiée » qui jouait un rôle si cruel et si audacieux dans le sombre prologue de la guerre de Cent Ans!

Plusieurs années se passèrent ainsi à recueillir des locuments précieux, à noter une foule d'observations délicates, pour servir au magnifique *rifacimento* des *Vrayes Chroniques* du chanoine de Liège. Vraisemblablement Froissart en était déjà à la rédaction des premiers chapitres, quand au milieu de l'an 1366 il fut appelé à quitter le passé pour l'heure présente, et l'histoire faite pour l'histoire en voie de se faire. La guerre éclatait en Castille, où les Français soutenaient Henri de Transtamare, tandis que Pierre le Cruel demandait secours au Prince Noir, moyennant finance et force châteaux en Espagne. L'expédition fut décidée avec la sanction d'Édouard III. La Reine Philippe envoya-t-elle son « clerc et familier » pour accompagner son fils et raconter ses exploits? Ou Froissart, quand au printemps de 1366 il quitta l'Angleterre, était-il encore indécis sur le but exact de son voyage? En tout cas, il voyageait sous la protection de sa bienfaitrice, car le 6 mars, date de son passage à Bruxelles, l'argentier du duc Wenceslas de Brabant marque dans ses comptes le don de quelques pièces d'or fait par son maître « *uni Fritsardo, qui est cum Regina Angliae* ». Vers le nouvel an,

nous retrouvons à Bordeaux notre chroniqueur qui nous décrit la splendeur de la cour anglaise du Prince Noir et son orgueil; splendeur nourrie des rançons de Poitiers, orgueil blessant et tyrannique pour les gentilshommes de Gascogne et qui fut, peut-être, la première cause de la réversion de l'Aquitaine à la France.

Le 6 janvier 1367, vers les dix heures du matin, Froissart était assis à table dans le palais du Prince de Galles quand le Maréchal d'Aquitaine entra brusquement et lui dit :

« Froissart, écrivez et mettez en mémoire que Madame la Princesse est accouchée d'un beau fils qui est venu au monde le jour des Rois. Et si est fils de Roi; car son père est Roi de Galice, que Don Pedro lui a donné, et il s'en va conquérir le dit royaume... si par raison l'enfant sera encore Roi. »

Le bon maréchal ne disait rien de la couronne d'Angleterre, car trois belles vies séparaient le nouveau-né de cet héritage. Pourtant, avant longtemps, il devait ceindre la lourde et fatale couronne; et le jeune historiographe qui mettait par écrit la naissance de l'enfant devait lui survivre pour pleurer la fin atroce du dernier des Plantagenets, Richard II.

CHAPITRE V

MORT DE LA REINE PHILIPPE

Vers le milieu de février 1367, le Prince de Galles quittait l'Aquitaine à la tête de son armée. Il emmenait Froissart à sa suite : mais ils n'étaient encore qu'à la ville de Dax que le Prince changea d'avis et, pour une raison que Froissart ne nous révèle pas, renvoya le poète en Angleterre avec un message pour la Reine. Partageait-il la défiance commune aux gens de guerre envers les correspondants militaires ? Ou chargeait-il Froissart d'une mission confidentielle, non moins importante que celle qu'il avait à quitter si brusquement ? Si ce fut, sur l'instant, un désappointement pour le jeune « ditteur » tout à l'attente de sa première campagne, il a dû s'en consoler,

puisqu'il trouvait là une occasion de revoir sa bienfaitrice : ce devait être la dernière fois.

Froissart resta peu de temps à Londres. On venait d'arranger un mariage entre le duc de Clarence, fils du Roi d'Angleterre, et Yolande Visconti, fille du richissime tyran de Milan. Au printemps de l'an 1368 le fiancé royal quitta l'Angleterre emmenant à sa suite un train de quatre cent cinquante-sept personnes et près de treize cents chevaux. Froissart en était, avec Édouard Lord Despencer. Malheureusement sur tout ce beau voyage Froissart est d'un mutisme étrange. Lui, qui aime tant s'étendre sur les fêtes des princes, il ne nous dit rien de Paris où l'on donna de si beaux reveaux pour le fils d'Édouard III ; ni de Milan, ni de la mariée, ni de la petite princesse française, Isabelle, échouée si jeune dans ce splendide repaire de brigands. C'est que tout ce voyage était pour lui comme entaché de tristes souvenirs. Trois mois à peine après ces noces éclatantes, le fiancé mourut à Asti près de Milan, « assez merveilleusement », nous dit Froissart. On savait trop bien l'histoire des Visconti pour ne pas prononcer le mot de poison, et l'ardent Despencer, pour venger son ami mort, fit la guerre aux Visconti « et les haria, et les rua jus », jusqu'à ce que Monseigneur de Savoie fit la paix. Froissart s'éloigna de ce champ de bataille, et continua son voyage, par Bologne et Ferrare, jusqu'à

Rome. Il ne nous dit rien de ce voyage, sauf qu'il voyageait avec un certain luxe, qu'il allait

En arroi de suffisant homme

avec une haquenée pour monter et un roncin pour le bagage. Son imagination, fraîche, légère et vive, mais jamais profonde, ne reçut point de Rome abandonnée l'empreinte de fatale poésie que Pétrarque a su rendre vivante pour l'éternité. Ces temples chrétiens, délaissés des Papes et tombant en ruine autour des autels délabrés des dieux antiques ; ces immenses reliques d'une race surhumaine, bains et théâtres, faits pour la joie païenne, inutiles désormais dans un monde trop étroit ; ces rois d'outre-mer errants comme des fantômes au milieu des ruines, Pierre de Chypre, Jean Paléologue — qu'était-ce que tout cela pour l'accort poète des jolis chevaliers, des « frisques » dames, des fêtes et tournois d'Eltham ou de Valenciennes ?

C'est là, dans ce pays étrange et sinistre, ce pays qui lui avait pris si « merveilleusement » son jeune maître, que le « clerc et familier » de la Reine Philippe reçut le plus grand coup de sa vie d'homme. — « C'était (nous dit-il) une chose toute commune ; mais elle fut trop piteuse pour le Roi et ses enfants et pour tout le pays. Car la bonne dame, reine d'Angleterre, qui tant de bien avait fait dans son vivant, et réconforté tant de chevaliers, de

dames et de damoiselles, et si largement donné et départi le sien à toutes gens, et qui si naturellement avait toujours aimé ceux et celles de la nation de Hainaut, le pays où elle fut née, s'accoucha malade de maladie dans le château de Windsor... et puis assez tôt elle rendit son esprit, lequel je crois fermement que les saints Anges de Paradis ravirent et remportèrent à grand joie en la gloire des cieux; car oncques en sa vie ne fit ni ne pensa chose par quoi elle dût le perdre. »

Le Reine Philippe mourut le 15 août 1369. Froissart revient à maintes reprises sur la grandeur de sa perte.

Elle me fit et créa,

nous dit-il.

J'en suis bien tenu de prier
Et de ses largesses écrier .

Et encore :

« C'était la plus gentille reine, la plus large et la plus courtoise qui oncques régna en son temps. »

Morte est-elle et ensevelie
La bonne dame
Qui, en tout honneur, sans blâme
Usa sa vie....
Las! quelle nouvelle
Pour tous ses amis!

Pour Froissart c'était la ruine. En perdant la Reine d'Angleterre, il avait tout perdu. Après cinq ans de la grande vie des cours, presque célèbre déjà et protégé des princes, il se trouve brusquement déchu, sans pain et sans gagne-pain. Froissart ne signe pas encore « prêtre » ; il n'était qu'« un certain Froissart, ditteur », et le dit était un brouillon inachevé et informe. Comment le finira-t-il désormais? Il n'avait plus de protecteur. Clarence était mort à Asti, Philippe à Windsor, le prince de Galles préoccupé de ses affaires d'Espagne, plus préoccupé encore de sa triste santé, minée déjà de tout côté par les coups d'épée, les coups de soleil et les coups d'amour. A la cour d'Angleterre on était en pleine réaction contre la Reine Philippe et sa petite cour de Hainuyers, Édouard III tombait dans les mains indignes et mercenaires d'Alice Perrers. Édouard Despencer était mort. Froissart reprit tristement le chemin du pays sans trop savoir ce qu'il allait y faire. Et pourtant, dans cette terre de Hainaut, le fantôme de la Reine Philippe était encore puissant. Morte et ensevelie, elle saura protéger jusqu'à la fin le jeune écrivain qu'elle avait « créé ». Par son beau-frère, Robert de Namur; par sa belle-sœur, Jeanne de Brabant; par son cousin, Guy de Blois, par son neveu, le Duc Aubert, elle saura lui envoyer à temps aide, soutien et secours.

CHAPITRE VI

LE RETOUR A VALENCIENNES

Les premiers temps pourtant furent rudes. Nous ne savons trop ce que devint notre chroniqueur pendant les premiers mois de son retour. Un grand érudit, M. Paulin Paris, nous dit sans ombre d'hésitation que Froissart se fit tailleur de hauts-de-chausses. Le baron Kervyn, plus miséricordieux, nous montre le chroniqueur gagnant force argent comme agent de change. Tous deux s'appuient sur le fait que Froissart se fit inscrire dans la corporation des « couletiers », l'une des quatre grandes guildes de Valenciennes. Pareilles aux Républiques de l'Italie, ces grandes villes du nord tiraient orgueil de leur commerce. M. Paulin Paris lui-même nous rappelle que le nom de Dante est inscrit dans le registre des

Apothicaires de Florence, ce qui aurait dû peut-être le mettre en garde contre ses conclusions : car on aurait tort de faire du grand Florentin un apothicaire.

Les érudits de l'avenir auront tort de faire de Lord Salisbury un marchand de poisson, ou du Prince de Galles un tailleur de hauts-de-chausses, parce qu'ils appartiennent à la puissante et antique guilde des « Merchant-Tailors » ou des « Fishmongers » de Londres. On pourrait croire que c'est de cette façon, tout honorifique, que Froissart aurait appartenu à la corporation des « couletiers », n'était un passage de son *Joli Buisson de Jeunesse*, qui toutefois nous paraît écarter nettement l'hypothèse de travaux manuels exécutés par notre auteur. Ce passage semble établir que, si Froissart n'a pas manié de ses fins doigts de clerc les grands ciseaux d'un tailleur de hauts-de-chausses, tout au moins s'est-il mêlé de commerce. « Je me suis mis dans la marchandise », nous dit-il en propres termes. Mais il ne nous parle pas de hauts-de-chausses.

« Ce dont je me repens, ajoute-t-il, c'est qu'alors je repris, à mon dépens, une chose dont j'avais honte. C'était une grande déchéance, car science vaut mieux qu'argent. Je sais, continue Froissart, que ce n'est point là l'opinion de la plupart des gens, qui ne savent pas que les bienfaits que l'on reçoit anoblissent. Il y en a même qui m'ont

compté pour honte cela même qui m'a fait et par qui je vaux. Ahi! ahi! comment le pouvais-je faire? Et pourtant je croyais faire bien en changeant ma clientèle; et je me suis mis contre mon gré dans la marchandise, où je suis aussi bien de taille que d'entrer dans une bataille.... Hélas! ma science est tout affolée par ce monde de baillis, de receveurs, de gens d'affaires riches et puissants, qui se font faire de grandes maisons où ils dorment et se reposent, qui assemblent des fortunes immenses pour leurs enfants et leurs héritiers. A peine les nobles osent-ils leur demander ce dont ils ont besoin. Car ces gens de négoce prospèrent dans leurs affaires. Jamais ne s'en va éconduit ni marchand, ni couletier, et le tiers de la fortune des nobles passe dans leurs mains à eux. Il en reste bien peu aux nobles pour faire largesse aux poètes. »

Il est probable que ce poème, écrit en 1373, quand Froissart était déjà curé de Lestinnes, pourvu d'une petite rente qui le mettait à l'aise, se rapporte aux jours d'épreuve qui suivirent son retour à Valenciennes en 1369. On croit y voir qu'il s'est senti assez penaud de reparaître au pays, après une si longue absence, sans fortune et sans protecteur. Sans doute ses anciens amis, peut-être ses parents, bourgeois cossus de Valenciennes, marchands ou « couletiers » vivant d'un large train de vie dans leurs grandes maisons, traitaient le pauvre poète un peu

trop de haut en bas. Ils se seront gaussés de ses histoires de rois et de princes, et de sa poche vide. Ils auront oublié que « bienfait monte ». L'espèce de domesticité où vivait si heureux l'ancien clerc et familier de la Reine Philippe déplaisait à leur fière indépendance flamande. L'historiographe du palais de Westminster n'était pour eux qu'un domestique congédié, un comédien sans engagement, « un certain Froissart, ditteur, qui est à la Reine d'Angleterre ».

Ainçois me comptoient pour honte
Ce qui m'a fait et dont je vail.

Sans doute ils croyaient fort bien faire en faisant un marchand drapier d'un poète sans le sou.

Le poète, impressionnable comme tous les poètes, et, de plus, fort sensible au prestige de la richesse, se sera laissé faire, repris par le milieu natal, si malheureux, du reste, de la perte de sa dame et du subit écroulement de tous ses rêves. Puis, à mesure qu'il commençait à renaître à la vie, il aura senti le profond désaccord entre son tempérament et la situation où il se trouvait placé. C'était sans doute un fort médiocre marchand-drapier, la tête en l'air, les yeux pleins de rêve et la bouche pleine de contes chevaleresques.

A mesure que la misère l'étreignait de moins près, il cessait de trouver si admirable le luxe un

peu commun d'un intérieur bourgeois de Valenciennes. On peut deviner à quel point ses amis l'ennuyaient, leurs idées l'exaspéraient; tout en lui aspirait vers le monde envolé. Le monde chevaleresque, poétique, noble, royal, de sa jeunesse, était-il disparu pour toujours? Fallait-il vieillir à Valenciennes, en gros drapier, ayant perdu pour toujours « le don de Nature »? Alors Froissart pensait à ses patrons d'antan : la Maison Royale d'Angleterre, le sire de Coucy, Gautier de Mauny, le Roi d'Ecosse, « le grand seigneur Espensier », le bon Louis de Bourbon, le Dauphin d'Auvergne, les trois fils de Blois, le duc Aubert, le comte de Savoie, le roi de Chypre, le duc Wenceslas de Brabant. Une foule de princes, de chevaliers, de héros, prennent d'assaut son souvenir et remplissent ses vers du noble cliquetis de leurs noms. Ils avaient aimé et protégé le jeune écrivain de jadis. Que diraient-ils de ce marchand-drapier en mal de poésie? Brusquement un revirement se fait dans la pensée du poète. Il revient tout entier à ses chères idées d'autrefois. L'Idéal, si inconsidérément renié, lui apparaît dans toute sa beauté auguste. Et il a honte, non pas d'être un pauvre rimeur sans le sou vivant aux crochets de ses parents enrichis, mais d'être marchand-drapier inscrit sur le Grand Livre des couletiers. Pour une poignée d'argent il a livré son rêve : pour la crainte du qu'en-dira-t-on il a renié son idéal.

En ce moment, sans doute, il a entendu chanter le coq.

...Ahi, ahi.
Et comment le poois-jou faire?...
J'ai repris à mon dépens
Ce de quoi je me hontioie.
Dont grandement m'abestioie;
Moult me repens [1].

Les larmes difficiles du remords — presque les larmes de saint Pierre, mouillent un instant de leur rosée cruelle les yeux vifs et légers du poète.

1. Nous laissons aux vers leur orthographe ancienne.

CHAPITRE VII

FROISSART ACHÈVE LE PREMIER LIVRE DES CHRONIQUES

Froissart connaissait déjà Wenceslas de Luxembourg, le *Prince-Consort* de la duchesse de Brabant. Wenceslas lui était venu en aide, quand, « homme souffisant », protégé de la reine d'Angleterre, Froissart se rendait à la cour d'Aquitaine. En 1370, nous trouvons le poète à Bruxelles, et faisant partie de l'hôtel du duc. Au mois de juin la duchesse paye la somme de 16 francs « *uni Frissardo, de uno novo libro gallico* ». On aimerait croire que ce « nouveau livre français » est le premier livre des *Chroniques* dont Froissart achevait la première rédaction à peu près à ce moment : mais c'est surtout le poète qu'aimaient en Froissart Wenceslas, ce prince charmant,

et sa bonne duchesse. Ils n'avaient jamais assez de pastourelles, de ballades, de romans en vers; et le duc aimait collaborer à ces fantaisies d'un jour. Ce n'est pas sous les auspices de ces patrons mondains que Froissart allait achever le sérieux travail de son histoire.

C'est peut-être à Bruxelles, en 1370, que Froissart rencontra Robert de Namur. Le neveu de la reine Philippe, le champion du parti anglais, était un gentilhomme chevaleresque et courageux, croisé en Prusse, croisé en Palestine, aussi brillant dans le tournoi que redoutable devant le château à prendre. Un tel homme pouvait comprendre toute la valeur des chapitres ébauchés, des notes brillamment esquissées, que Froissart gardait dans son portefeuille. C'est lui sans doute qui a fourni au chroniqueur ses documents pour les récits du siège de Calais en 1346, comme pour la chevauchée de Tournehem en 1369 : car on ne pouvait parler de ces exploits sans parler de Messire Robert de Namur. En causant sièges et batailles avec ce vaillant capitaine d'Édouard III, Froissart sentait revivre devant lui le passé glorieux. Il partageait tous les enthousiasmes où Messire Robert était porté par son culte pour la chevalerie, et sa violente prédilection pour l'Angleterre. Froissart a retrouvé un patron; et, dans le prologue des plus anciens manuscrits qui nous restent du premier livre des *Chroniques* nous

lisons : « Ce livre a été fait à la prière et requête d'un mien cher seigneur et maistre, Monseigneur Robert de Namur, seigneur de Beaufort, à qui je veuil devoir amour et obéissance. Et Dieu me laisse faire chose qui lui puisse plaire. »

Le livre a dû plaire à tout le monde — du côté des Anglais. Rien n'égale la vigueur, le pittoresque des récits. Aussi cette première œuvre de jeunesse eut un immense succès qui n'a rien de surprenant. Tandis qu'il ne nous reste qu'un manuscrit unique de la troisième rédaction et seulement deux de la seconde, nous possédons encore de trente à quarante manuscrits de la rédaction originale du premier livre des *Chroniques*. Ces manuscrits ne s'arrêtent pas tous au même point. Les uns terminent le récit au siège de Bourdeilles en 1369, d'autres à la prise de la Roche-sur-Yon, d'autres enfin à la reddition de la Rochelle en 1372. L'auteur, encombré de commandes, menait chaque exemplaire jusqu'à la date de la livraison : cette chronique était presque une revue courante. Le succès était franc, la gloire immédiate. Le certain Froissart, ditteur, était enfin un écrivain célèbre.

Pourtant il ne fallait pas trop longtemps se reposer sur ses lauriers; les guerres reprenaient : il fallait reprendre la chronique. Hélas! c'est entre les patrons de Froissart que reprenait la guerre. Le 22 avril 1371, à la bataille de Bastweiler, le duc

Wenceslas fut capturé par les troupes du duc de Juliers. Wenceslas attribuait ce revers inattendu à la mauvaise volonté de Robert de Namur, qui ce jour-là commandait les réserves de l'armée brabançonne. C'était en effet le retard des troupes de Namur qui avait fait tourner les hasards de la bataille à l'avantage de l'ennemi. Dans une pastourelle composée vers cette époque, Froissart exprime l'étonnement que lui inspire la défaite imprévue d'un bataillon d'excellents troupiers confiés à un capitaine aussi célèbre que le « damoisel de Namur ». Cet étonnement courtois ne va pas sans un sous-entendu assez désobligeant pour Messire Robert. — Le beau Wenceslas dut passer une longue année en prison, et Froissart le consolait de son mieux avec une chante-fable de circonstance, *la Prison Amoureuse*, où, sous une transparente allégorie, il flétrit le rôle joué à Bastweiler par son ancien patron. On voit que Froissart a épousé la querelle du duc Wenceslas. Nous comprenons à présent pourquoi le nom de Robert de Namur a disparu dans les manuscrits revisés du Prologue des *Chroniques*, pourquoi dans le *Joli Buisson de Jeunesse*, le poète, en déroulant la liste homérique de ses maîtres et seigneurs, ne dit pas un mot de celui pour qui il avait rédigé le premier livre de son grand œuvre.

CHAPITRE VIII

LES PATRONS

La mémoire de Philippe, reine d'Angleterre, planait encore sur son pays natal. C'est grâce à elle que Froissart avait pu se présenter à la cour de Brabant. La duchesse Jeanne était la belle-sœur de la reine Philippe, dont elle avait épousé en premières noces le frère, Guillaume IV de Hainaut. Bonne princesse, aimable et secourable entre toutes, la duchesse Jeanne resta sa vie durant la protectrice dévouée du chroniqueur. Elle n'avait jamais eu d'enfants; et après la mort de son premier mari la couronne du Hainaut avait passé à son neveu, Guillaume V de Bavière, fils de la sœur aînée de Philippe d'Angleterre. Quand Froissart revint au pays, il y avait quinze ans déjà que le comte Guillaume s'agi-

tait désespérément dans son château du Quesnoy, fou à lier. « Grand, jeune, fort, noir et léger », il vécut là, en tout, près d'une trentaine d'années « et le plus de temps lui convint pieds et mains lier », nous conte Jean le Bel. Je ne sais si sa femme, une princesse de Lancastre, fut des protectrices de Froissart. Mais son frère cadet, le duc Aubert de Bavière, fut un des premiers, comme il fut le dernier, de ses patrons.

Le duc Aubert premièrement
M'a à toute heure liement
Recueilli,

écrit le chroniqueur en 1373. Régent de Hollande, régent de Zélande, régent de Hainaut, le duc Aubert se tenait la plupart du temps dans ses pays du Nord, loin du Quesnoy lugubre, où son frère se débattait avec les fantômes. Le fils aîné d'Aubert, le jeune Guillaume d'Ostrevant, était gouverneur du Hainaut, et Froissart paraît avoir eu une véritable affection pour ce jeune chevalier.

Le duc et la duchesse de Brabant et le duc Aubert de Bavière n'étaient pas les seuls à protéger le chroniqueur. Aussitôt de retour au pays natal, vers la fin de l'an 1369, Froissart s'était rendu au château de Beaumont, pour présenter ses hommages à Messire Guy de Châtillon, troisième fils du comte de Blois, qu'on appelait indifféremment Guy de Châ-

tillon ou Guy de Blois. Froissart avait rencontré ce jeune homme à Londres en 1362. Messire Guy était cousin de la reine Philippe d'Angleterre, cousin du duc Aubert, du duc de Juliers, petit-fils de l'illustre Jean de Beaumont et parent éloigné du duc Wenceslas de Luxembourg. Le vieux château de Beaumont en Hainaut, où l'on conservait encore les belles chroniques du seigneur de Beaumont, avait beau être le séjour préféré de messire Guy : il y résidait peu, étant grand amateur d'aventures martiales. Messire Guy était preux par droit de naissance, comme par tempérament; du côté de sa mère il tenait à la maison de Hainaut; son père venait de la race quasi royale des Châtillon, et il se trouvait ainsi être neveu de ce Charles de Blois, duc de Bretagne, qui devait être mis plus tard au rang des saints. Messire Guy était jeune, brave, de grande naissance; il avait combattu à Poitiers; il avait connu la fortune et l'infortune; il ne pouvait qu'intéresser notre chroniqueur. Il n'y avait dans son passé qu'une seule chose prêtant au reproche : prisonnier à Londres, après Poitiers, il avait, pour fournir sa rançon, vendu son héritage, le comté de Soissons. Or, sur cette question de la vente des héritages, le moyen âge avait des idées bibliques en leur sévérité intraitable. Il n'admettait pas qu'on payât si cher un plat de lentilles, fût-il servi dans une vaisselle d'or.

En 1382, l'aîné des Châtillon mourut en pleine

jeunesse, et Guy, le cadet, eut pour sa part d'héritage la seigneurie de Chimay, avec la seigneurie de Beaumont et plusieurs autres riches terres en Hainaut, en Hollande et en Zélande. C'était la fortune. Dorénavant Messire Guy put s'abandonner à toutes les libéralités que lui dictaient un cœur généreux et une humeur dépensière. Or c'est au moment où Froissart livrait au monde les premiers chapitres des *Chroniques* que messire Guy revenait de la campagne de Guyenne pour recueillir son héritage. Il s'était fiancé à la nièce de Robert de Namur, et il ne tarda pas à admirer le talent du chroniqueur, qu'il retrouvait heureux et célèbre dans la suite de Robert. Dès le 19 septembre 1373 Froissart était pourvu de la cure de Lestinnes-les-Monts, dont la présentation appartenait à Messire Guy, qui dut exercer ses droits en faveur de l'écrivain presque aussitôt après son retour de Hainaut. Froissart qui, dans les premiers manuscrits des *Chroniques*, ne prend pas encore le titre de prêtre, signera dorénavant « sire Jean Froissart, curé de Lestinnes-les-Monts ». Le *Buisson de Jeunesse* témoigne de sa reconnaissance pour son bienfaiteur :

Mes seigneurs de Blois
Loys, Jehan et Gui ; des trois
Moult accointé à un temps fui ;
Et especialment de Gui
Et encor le suis tous les jours
Car près de lui gît mon séjour;

C'est le bon sire de Beaumont
Qui m'ammoneste et me semont,
... Car, vrai, le vois-je souvent.

Mais le jeune sire de Beaumont — plus jeune que Froissart de quelques années, — vif, emporté, colérique, prompt aux semonces et admonestations, a dû en faire plus d'une au curé de Lestinnes, à propos de sa criante prédilection pour les Anglais : car sur ce sujet il devait partager l'opinion du duc d'Anjou qui, en 1381, faisait saisir et confisquer cinquante-six cahiers des *Chroniques* de Froissart à destination de l'Angleterre. Le père et le grand-père de Messire Guy avaient combattu à Crécy pour la France; le jeune homme lui-même avait brisé plus d'une épée à Poitiers comme en Guyenne; et sa rançon de Soissons lui avait laissé une longue rancune. Quand Froissart allait à Beaumont boire le bon vin et manger les grands plats du châtelain, il se trouvait dans un milieu essentiellement français. Jusqu'à ce moment il avait recueilli surtout les témoignages de ceux qui avaient soutenu la cause anglaise. A Beaumont ce sont les chevaliers français qui lui racontent à leur tour les batailles de Poitiers et de Crécy. Ainsi, à mesure que l'éloignement et le changement de fortune commencent à ternir ses souvenirs d'Angleterre, le poète entend chanter tous les jours la gloire du pays vaincu. En effet cette France merveilleuse ne commence-t-elle pas déjà à renaître de

ses cendres? L'Angleterre triomphante ne s'enveloppe-t-elle pas dans une brume de deuil et de tristesse? Le vent a changé : et, depuis son enfance, Froissart a oublié comment l'on fait voler une plume contre le vent.

C'est à Guy de Blois que nous devons les trois derniers livres des *Chroniques*. « Le comte Guy de Blois, nous dit Froissart, me fist faire la noble histoire. » C'est sans doute pour plaire à son nouveau patron que Froissart, tandis qu'il continue son œuvre, se met à en remanier le commencement. Dès 1376 il s'attelle à une seconde rédaction du premier livre. Il faut voir ce que devient le glorieux panégyrique de l'Angleterre entre les mains du curé de Lestinnes. Le point de vue a changé du tout au tout. La première version, écrite pour un des plus vaillants capitaines d'Édouard III, ne s'inspirait que des récits des chevaliers anglais; celle-ci, dédiée à un Français prisonnier à Poitiers, reflète surtout le témoignage des combattants français rencontrés soit à Beaumont, soit à Bruxelles. Séduit par le besoin d'enregistrer un nouvel aspect de la vérité, Froissart ne l'était pas moins par le désir instinctif de se rendre agréable au prochain.

La seconde rédaction du premier livre des *Chroniques* n'a jamais eu, et elle ne méritait point la réputation de la version originale. Il ne nous en reste que deux exemplaires du xve siècle, copiés proba-

blement d'après un manuscrit fait pour Guy de Châtillon. Messire Guy était seigneur de Chimay; les deux exemplaires qui subsistent proviennent tous les deux du château de Chimay et portent les armes d'un comte de Chimay du xve siècle. Ce petit fait montre combien fut restreinte la clientèle de la seconde rédaction, œuvre inférieure, quoiqu'elle contienne quelques perles, comme la saynète du jeu d'échecs entre Édouard III amoureux et la comtesse de Salisbury. Trop souvent, dans cette œuvre, à ce moment de sa vie où il n'était pas encore Français de cœur, Froissart laisse paraître l'ennui d'une tâche de commande.

Le livre, bien fait et bien pensant, pouvait plaire au maître. Mais on ne s'étonne pas que la foule ait continué à lire surtout la première rédaction. Froissart reflétait si bien dans son âme le milieu où il vivait qu'il n'a pas su retrouver l'élan du premier essai, écrit dans le mouvement des cours et des camps. On ne voit plus ici ces couleurs vives comme l'éclat d'une miniature de missel. Tout est en grisaille, décent, discret, paisible, un peu plat. L'œuvre ressemble aux longs jours d'un bien-être tranquille qui s'écoulaient dans le presbytère de Lestinnes.

CHAPITRE IX

WENCESLAS, DUC DE BRABANT.

On sait déjà que Froissart comptait parmi ses voisins, à Lestinnes, non seulement le seigneur de Beaumont, mais le duc et la duchesse de Brabant, qui possédaient un château dans les environs. Certes, dans cette cour brillante et toute française, Froissart ne trouvait rien qui pût combattre l'influence de Guy de Blois. Wenceslas n'est-il pas le fils de ce bon roi de Bohême aveugle qui vint mourir pour la France à Crécy? C'était pourtant le poète avant tout que Wenceslas appréciait en Froissart.

« Le duc Wenceslas, nous dit Froissart, fut large, doux, courtois, aimable et volontiers s'armait. Et grande chose eût été de lui s'il eût longuement vécu.... En son temps fit moult de bien. Et lui

déplaisait grandement le schisme de l'Église ; et bien me le disait ; car je fus moult privé et accointe de lui. Or, pour tant que j'ai vu, au temps que j'ai travaillé par le monde, deux cents hauts princes, mais je n'en vis oncques plus humble, plus débonnaire ni plus traitable, et aussi avecques lui mon seigneur et mon bon maître, Guy, comte de Blois, qui ces histoires me recommanda à faire. Ce furent les deux princes, de mon temps, d'humilité, de largesse et de bonté, sans nulle mauvaise malice, qui sont plus à recommander ; car ils vivaient largement et honnêtement du leur, sans guerroyer ni travailler leur peuple, ni mettre nulles mauvaises ordonnances ni coutumes en leurs terres. »

Ce furent sans doute les années heureuses de la vie de Froissart que celles qu'il passa à Lestinnes entre ses deux nobles patrons. Le souci de l'argent ne le talonnait plus. Il vivait doucement et douillettement dans son presbytère du revenu de son bénéfice et des largesses des seigneurs. Le comte Guy lui commande des chroniques, tandis qu'il compose en collaboration avec le brillant Wenceslas ce long roman en vers de *Méliador*, tant admiré par le beau monde de l'époque. Tout cela est bel et bien payé, soit en argent, soit en muids de blé. Froissart vivait à l'aise. Dans les dix ans de son séjour à Lestinnes il dépensait, nous dit-il, plus de cinq cents livres chez les taverniers du cru. Quand il avait assez du

monde des tavernes, il n'avait qu'à seller sa haquenée pour aller dîner à Beaumont, ou bien au château du duc de Brabant, quand le prince était en villégiature.

Plus d'une fois, le curé de Lestinnes visita cette magnifique cour de Bruxelles où régnaient des fêtes sans fin, et si belles que maître Eustache Deschamps lui-même — maître Eustache, si acharné contre la Flandre, ses grosses pluies, sa boue, son peuple remuant et insolent, et son éternelle sauce à la moutarde — oublie tous ses griefs pour regretter la belle capitale brabançonne, « Bruxelles, où les bains sont si jolis ». Sans quitter son village, du reste, le bon chroniqueur trouvait une société convenable. Il voyait constamment le prévôt de Binche. Un certain Henri Froissart, qui acheta une maison à Lestinnes en 1379, était, on peut le croire, un parent du curé devenu le grand homme de la famille. Somme toute, les dix années qui suivent l'installation de Froissart dans sa première cure sont les plus égales et les plus paisibles de sa vie.

Ce sont aussi les moins brillantes pour sa renommée. Les vers qu'il faisait pour le duc Wenceslas, la prose qu'il refaisait pour le comte de Blois, n'ont plus la grandeur ni la poésie de sa première rédaction des *Chroniques*, et ils n'ont pas encore le mouvement, le pittoresque et le naturel étonnant qu'il va trouver quelques années plus tard. Son séjour à Les-

tinnes est un temps de repos qu'il trouvait entre sa jeunesse errante et sa vieillesse active.

Le 7 décembre 1383 mourut le duc Wenceslas de Luxembourg, duc de Brabant par son mariage. A peine cinq mois auparavant, il avait payé plus de douze livres un manuscrit de Froissart; il n'avait pas encore lu ce roman de *Méliador*, dont il faisait la partie lyrique, tandis que le curé de Lestinnes conduisait le récit. Mais ce n'était pas seulement un patron généreux que Froissart perdait par sa mort. Ce beau prince était, de tous ses protecteurs, celui qui depuis la mort de la reine d'Angleterre lui inspirait le plus affectueux dévouement. Les chansons de *Méliador*, récemment retrouvé par M. Longnon, semblent venir d'une âme tendre, bonne, fidèle et chevaleresque. Froissart ne nous dit pas quelle mort atroce mit fin à cette vie passée tout entière à faire la guerre et à faire des vers. Avec une réticence plus sensible que n'importe quelle explosion de douleur, il nous dit simplement : « Il plut à Dieu de clore les jours du duc de Brabant.... Il mourut dans la fleur de sa jeunesse, dont je, qui ai écrit et chronisé cette histoire, le plains trop grandement qu'il n'eut plus longue vie, tant qu'à quatre-vingts ans et plus ».... Il plut à Dieu de clore les jours du duc de Brabant. — Cornel van Zantfliet, lui, qui l'aima moins, a pu nous dire la vérité : le duc Wenceslas mourut de la lèpre.

Le baron Kervyn de Lettenhove, qui est pourtant un si bon ami de Froissart, regrette de ne pas trouver dans les *Chroniques* un mot de cette fin hideuse. Au contraire, par un brusque et touchant écart de la pensée, le curé de Lestinnes se répand en éloges du Wenceslas de jadis, « si noble, gentil, frisque, sage, armeret, amoureux, large, doux, courtois et aimable ». J'avoue que, pour ma part, je trouve là une preuve poignante de la sincère affection que Froissart portait au duc de Brabant. Pauvre miroir de toute chevalerie, subitement brisé de si tragique façon! Laissons à Cornel van Zantfliet la moralité du tableau qui nous montre le duc Wenceslas, jeune encore, et encore hier si beau, laissant les nobles, les bourgeois et le peuple de son pays pénétrer dans sa chambre et leur montrant son corps rongé par la lèpre! Comment Froissart aurait-il pu nous décrire ce corps hideux, cette voix fêlée, et ces paroles d'adieu : « Que ce spectacle vous apprenne à être humbles; puisque Dieu a permis que mon corps, naguère si beau et si robuste, soit ainsi frappé pour réprimer mon orgueil! » Le familier du beau duc Wenceslas sentit sa main trembler trop fort pour écrire ces mots.

CHAPITRE X

LE CHAPELAIN DU COMTE DE BLOIS

Quelques mois avant la mort du duc Wenceslas, le bon sire de Beaumont perdit le dernier de ses frères. Guy de Blois recueillait ainsi toute la succession des Châtillon : les terres de Hollande et de Zélande, les terres de Hainaut et de Picardie, ainsi que la belle comté de Blois avec son cortège de châteaux et de manoirs. Comte de Blois et comte de Dunois, messire Guy ne pouvait plus se cacher dans un coin du Hainaut. Au moment de prendre la route de son château de la Loire, messire Guy attacha à sa personne le curé de Lestinnes et lui offrit un des canonicats de Chimay en échange de sa cure. C'était de l'avancement; comme chapelain privé du comte de Blois, le chanoine de Chimay rentrait dans le

mouvement de son temps; et il échappait ainsi à la tranquillité bourgeoise qui allait régner dans sa paroisse de Lestinnes, maintenant qu'il n'y aurait plus la société du sire de Beaumont et du duc de Brabant. Dès 1384, il se décida à suivre son patron sur les bords de la Loire; mais quelques mois plus tard il rentrait en Hainaut avec messire Guy, qui faisait les guerres de Flandre pour le roi de France. Nous ne savons pas si Froissart passa l'été au château de Beaumont, où demeurait la comtesse et d'où, fort malade d'une fièvre chaude, Guy de Blois se fit porter en litière sur le champ de bataille; ou si le chroniqueur suivit son vaillant seigneur au siège de Beaubourg. On pourrait le supposer d'après l'étendue de ses descriptions. Quand la brève campagne fut finie, le comte de Blois s'en alla se reposer dans le Blésois; mais Froissart resta près d'une année dans le Nord pour compléter ses notes sur les troubles de Flandre.

De cet hiver de 1385, passé à Valenciennes, date un rapprochement plus intime avec le duc Aubert de Bavière. Par une chance heureuse, le château du Quesnoy, si souvent abandonné à son triste sort, s'anima cet hiver-là d'une vie insolite. Le duc Aubert quittait sa résidence préférée de la Haye pour habiter le Quesnoy avec la duchesse, ses deux filles cadettes et son fils, grand garçon de vingt ans que l'on mariait à Marguerite de Bourgogne.

Le Quesnoy n'est qu'à cinq petites lieues de Valenciennes. Nul doute que Froissart n'ait assisté aux réjouissances de la famille ducale. Sa bonne patronne, la duchesse de Brabant, avait fait le mariage. La duchesse, grande marieuse, s'était piquée d'unir la fille de son neveu le duc Aubert au fils de sa nièce, la duchesse de Bourgogne, et par-dessus le marché on accordait au frère de la mariée la main de la sœur du fiancé.

Un demi-neveu du duc Aubert vint de Bavière pour assister à ce double mariage. Un jour, comme on causait famille, il parla d'une nièce à lui, fillette de treize ans, pas mal, assez jolie même; la vieille duchesse sembla se réveiller : « Si nous la mariions au roi de France? » fit-elle. Et c'est ainsi qu'un caprice de bonne vieille dame amena en France Isabeau de Bavière. Froissart était encore à Valenciennes quand la jeune fille descendit au Quesnoy. C'était une petite Allemande fraîche et fruste, trop simple selon l'état de France. La duchesse sa tante l'habilla à la mode, lui fit apprendre quelques mots de français, et fit son éducation de jeune mondaine : telle la macération dans les bains parfumés qu'on inflige à Esther avant de la présenter au roi. Quand la chose fut faite à point, on emmena la jeune fille en pèlerinage à Amiens où, comme par hasard, elle rencontra le jeune Charles VI. Le tour était joué; le mariage se fit

en quelques jours, et voilà le duc Aubert oncle du roi de France.

Des fêtes qui n'étaient guère moins splendides rappelaient Froissart en France vers le printemps de l'an 1386. On menait grand train à Blois, « ainsi que le comte Guy savait bien faire ». Le fils unique du comte et de la comtesse, ses neuf ans à peine accomplis, venait d'épouser la fille du duc de Berry, oncle du roi. Cette alliance presque royale flattait l'orgueil des Châtillon; pour la faire réussir on n'avait rien négligé; le contrat de mariage assurait à la fiancée du débile enfant un douaire plus que princier sur les revenus de Blois. C'était peut-être imprudent. On y songea peu au milieu des fêtes et « ménestrandies » qui accueillaient aux bords de la Loire la jeune cousine du roi de France.

Le château de Blois était un des plus beaux de France. Il devenait rapidement un centre patriotique, un peu malgré son maître. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry y préparaient la réconciliation du duc de Bretagne avec la France. Ces menées pouvaient plaire à la comtesse, femme ambitieuse, amoureuse du pouvoir, enchantée de jouer un rôle politique; mais le comte Guy voyait d'un mauvais œil l'accueil qu'on préparait à Blois au Montfort, à l'*Anglais*, à l'ennemi héréditaire de tout son sang. Depuis quelque temps déjà, une lente maladie minait les forces de Guy de Blois; trop faible,

avec sa santé maintenant débile, pour s'opposer ouvertement aux désirs de sa femme et des deux ducs royaux, il voyait avec terreur s'approcher le moment où il faudrait recevoir sous son toit l'usurpateur exécré. Au dernier instant il se jette sur son cheval et s'en va tout d'un trait se réfugier dans sa vieille forteresse de Château-Renaud, à l'autre bout du Blésois. « Car le comte Guy ne faisait nul grand compte de la venue du duc de Bretagne », nous dit le chroniqueur. C'était un singulier maître de maison !

Au milieu des fêtes et des « reveaux » de Blois, le chanoine de Chimay finissait son second livre. Mais quand il donna le dernier coup d'œil, il ne vit pas que l'œuvre fût bonne ; il manquait trop de renseignements sur les guerres du Midi. Les événements de Flandre avaient absorbé l'attention du chroniqueur. Que savait-il des beaux faits d'armes qui se passaient en Toulousain, en Castille et en Portugal ? Comment écrire à Blois ce qui se passait en Gascogne ? Comment « savoir la vérité des lointaines besognes » ? Froissart ne trouvait qu'une réponse à cette question qui l'obsédait : il fallait faire le voyage de Gascogne et interroger sur place les témoins vivants des hauts faits qui venaient de s'y passer. Cette solution ne répugnait pas au chanoine aventureux : « J'avois, Dieu merci, sens, mémoire et bonne souvenance de toutes choses passées,

engin[1] clair et aigu pour concevoir les faits, âge, corps et membres pour souffrir peine. » Donc, pourquoi moisir dans une tourelle de Blois, tandis que l'histoire s'agite, encore chaude et vive, dans les pays montagneux du Midi ? Froissart n'eut pas de peine à obtenir du comte Guy un congé qui allait servir grandement la chronique, aussi chère au patron qu'à l'ouvrier.

A la cour d'Orthez en Béarn on rencontrait les chevaliers de toute nation, car le souverain des petits États de Foix et de Béarn avait, seul en Europe à ce moment, conservé une impartialité absolue au milieu des guerres des Français et des Anglais, des partisans de Pierre le Cruel et des partisans du Transtamare. A sa table hospitalière, les chevaliers du duc d'Anjou buvaient avec des capitaines gascons à la solde de l'Angleterre : les soldats des deux prétendants d'Espagne s'y entretenaient sans s'entretuer; même, aux fêtes de Noël, on y avait vu deux évêques clémentins qui dînaient paisiblement à côté de Leurs Grandeurs urbanistes.

C'est là qu'un chroniqueur devait trouver renseignements à foison sur pays de toute sorte et gens de tout bord. C'est là que le chanoine de Chimay voulut diriger ses pas. Donc, dans l'automne de l'an 1388, il quitte le château de Blois, fourni de

1. Intelligence (*ingenium*).

lettres de recommandation du comte son seigneur et maître pour haut prince monseigneur Gaston Phébus, comte de Foix et vicomte souverain de Béarn, à qui l'historien amenait en cadeau quatre beaux chiens de chasse : Tristan, Hector, Brun et Roland.

CHAPITRE XI

LE VOYAGE DE BÉARN

Dans toute cette odyssée chevaleresque des *Chroniques* de Froissart, on ne retrouvera pas d'épisode plus vif, enlevé d'une main plus sûre, ni d'un pittoresque plus étonnant. Malgré ses cinquante ans accomplis, notre chanoine s'en va, le cœur léger, le nez au vent, à la quête des aventures. Son voyage l'a tout rajeuni. Ses quatre lévriers en laisse, un roman nouveau dans son sac, Froissart s'en va, gai et hardi, sûr de pouvoir mener à bonne fin le grand œuvre de sa vie. L'historien un peu terne du second livre a fait place à un artiste plein d'entrain qui cherche son inspiration sur les grands chemins, dans les auberges, au hasard des compagnies.

Il s'arrête pourtant à Pamiers, en attendant un

compagnon de route, en partie pour la « diversité du pays », mais surtout dans l'espoir d'y trouver des renseignements utiles. Au troisième jour, le ciel lui envoie un des meilleurs amis du comte de Foix, messire Espaing de Lyon, « vaillant homme et moult beau chevalier... en l'âge de cinquante ans ». C'était un vrai Gascon, qui, ayant dit ses oraisons le matin, aimait passer le reste de sa journée à « jangler, en demandant nouvelles » : un causeur aussi infatigable était ce qu'il fallait à notre chroniqueur. Messire Espaing a tout vu, tout entendu, et il ne demande qu'à tout raconter. Dans les huit journées de la route de Pamiers à Orthez, il n'y a pas de château-fort, pas de pan de mur ébréché, qui ne lui inspire quelque histoire commémorative. Froissart s'arrête un moment pour bien regarder la forteresse : c'est là toute sa critique pour s'assurer de la fidélité du récit, car ce reporter de génie ne connaît point la science de l'École des Chartes; il dit, pour l'âme des morts, « une patenôtre, un *Ave Maria*, un *De profundis* et *Fidelium* » (car après tout on est chanoine), et, le soir, à l'auberge, observe-t-il, « si tôt que j'étais descendu à l'hôtel, j'écrivais les paroles de messire Espaing de Lyon, fût-ce de soir ou de matin, pour en avoir mieux la mémoire aux temps à venir; car il n'est si juste rétentive que c'est d'écriture ». Ce n'était point là peut-être une façon bien rigoureuse de serrer la vérité de près; mais ces his-

toires rapportées toutes chaudes de la bouche qui les lançait ont conservé un éclat, une vie, une couleur sans pareils.... « Avez-vous en votre chronique l'*escarmouche* de tel écuyer ? » demande messire Espaing. Et la noble histoire se déroule en longs flots, jusqu'à l'heure du souper, jusqu'à l'heure du coucher. — « Mais je savais où il l'avait laissée, nous dit Froissart, et que je pourrais entendre la fin le lendemain ! ».... Quand tout est dit, il se tourne vers son interlocuteur et le remercie avec une charmante naïveté, tout émue et sincère. « Sainte Marie ! dis-je au chevalier, que vos paroles me sont agréables et qu'elles me font grand bien tandis que vous me les contez ! Et vous ne les perdrez pas, car toutes seront mises en mémoire, et en remontrance et chronique, en l'histoire que je poursuis, si Dieu me donne que à santé je puisse retourner en la comté de Hainaut et en la ville de Valenciennes dont je suis natif. »

En s'approchant d'Orthez, Froissart tâche d'en apprendre le plus qu'il peut sur le seigneur de l'endroit, Gaston Phébus, le célèbre comte de Foix. Messire Espaing lui laisse deviner que c'est un seigneur redoutable et étrange. En parlant de lui, il prend un accent mystérieux, plein de réticences et de secrètes intentions, qui ne fait qu'enflammer la curiosité de Froissart. « C'est un seigneur moult imaginatif », toujours prêt à soupçonner le mal et à

le punir. Quelquefois même il punit le bien. Ainsi, un de ses proches cousins, un jeune et vaillant chevalier, ayant refusé de trahir son maître au profit du comte de Foix, celui-ci n'hésita pas à le tuer de sa propre main. « Sainte Marie! fait le chanoine de Chimay tout effaré, ne fut-ce pas là grande cruauté? — Quoi qu'il en fût, répond messire Espaing, ainsi advint-il, car en son courroux n'a nul pardon. »

Quelquefois messire Espaing conte des choses plus gaies, et Froissart les rapporte toutes fidèlement, puisqu'il n'est petits détails sur si grand seigneur. C'est ainsi que nous apprenons, entre autres choses, que le comte de Foix n'aimait pas à voir de grands feux dans ses cheminées, « quoiqu'il pût avoir toutes les bûches qu'il voulait ». Mais un jour, se promenant dans ses galeries par un temps de bise, il trouva le feu dans l'âtre vraiment par trop mesquin. A peine l'avait-il fait remarquer qu'un des seigneurs de sa cour dévale les vingt-quatre gradins de l'escalier, saisit dans ses bras un âne qui revenait chargé de bois, rentre dans la galerie avec son fardeau et le renverse sur les chenets, les sabots en l'air! Froissart accepte cette fable avec une crédulité d'enfant. Qui croire, après tout, si ce n'est le témoin oculaire?

Mais, quoiqu'il écoute volontiers les récits de ce genre, c'est surtout l'histoire des malheurs domestiques du comte de Foix que Froissart brûle d'en-

tendre. Messire Espaing lui en a dit juste assez pour piquer au vif la curiosité du chroniqueur :

« Le comte est marié?

— Oui, mais sa femme se tient en Navarre, auprès de son frère le roi.

— A-t-il des enfants?

— Oui, deux fils bâtards.

— N'a-t-il jamais eu enfant en légitime mariage?

— Oui, un beau fils qui était tout le cœur du père et du pays.

— Et, sire, que devint cet enfant? le peut-on savoir? »

Messire Espaing se renferme dans un silence morne, et Froissart sent qu'il y a quelque histoire terrible dans cette disparition du fils du comte. Mais quelle est-elle? En vain il interroge; jamais il n'avance plus loin! En vue des toits de Morlens, il supplie messire Espaing, pour l'amour de Dieu, de lui en dire la vérité :

« Un moment pensa le chevalier, puis dit : La matière est trop piteuse! »

CHAPITRE XII

LA COUR D'ORTHEZ

Le 25 novembre, au soleil couchant, les deux voyageurs arrivaient à Orthez. Messire Espaing descendit chez lui et sire Jean Froissart à l'hôtel de la Lune, où il logea aux frais du comte de Foix qui l'attendait, semble-t-il. Dans la soirée, un messager vint à l'auberge chercher le chroniqueur pour le conduire au château auprès de monseigneur, « car c'était le seigneur du monde qui le plus volontiers voyait étrangers pour ouyr nouvelles ». C'était déjà la nuit noire; mais monseigneur ne se levait qu'au soleil couchant pour aller au lit vers le matin; aussi Froissart le trouva-t-il qui se promenait dans ses galeries. C'était un homme de cinquante-neuf ans environ, nous dit Froissart qui le flatte un peu. —

« J'ai vu moult de beaux chevaliers en mon temps, moult de rois et de princes; mais je n'en ai jamais vu de si beau. Il avait belle taille et beau visage, sanguin et riant, les yeux clairs et amoureux, là où il lui plaisait son regard à asseoir. » La voix était singulièrement douce, le port noble. Il avait de beaux cheveux épars, « car oncques ne portait chapeau ». Ses longues mains étaient singulièrement blanches et bien soignées. Ce beau prince vint à la rencontre de Froissart et lui dit, en bon français, l'estime qu'il ressentait pour un historien aussi célèbre. « Et me disait bien que l'histoire que j'avais faite et poursuivais sera au temps à venir plus recommandée que nulle autre. » « Raison pourquoi, disait-il, beau « maître : depuis cinquante ans sont avenus plus de « faits d'armes et de merveilles au monde qu'il n'était « trois cents ans durant. »

A la cour des Visconti, ou des Este, en Italie, Froissart a dû rencontrer d'autres beaux tyrans, illustres et lettrés, raffinés et redoutables, de la même trempe que Gaston Phébus, comte de Foix. Eux, peut-être, n'avaient pas su trouver, pour le clerc étranger, d'aussi bonnes paroles; car Froissart ne les aime pas; il a eu peur de l'abîme de cruauté et d'égoïsme qu'il entrevoyait à travers leurs belles manières. Et pourtant sa tête se monte pour son hôte d'Orthez dont il ne cesse de chanter les louanges : « En toutes choses il était si parfait qu'on

ne pourrait trop le louer. Il aimait ce qu'il devait aimer et hayait ce qu'il devait hayr. »

Ce grand seigneur menait une vie royale et décadente. Par acte de volonté, il faisait de la nuit le jour, non pas seulement pour lui, mais pour toute la cour d'Orthez, et pour toute la partie de la ville qui dépendait du château. L'audience du comte se tenait au plus tôt vers cinq heures de l'après-midi, mais le meilleur moment était vers une heure du matin, car c'était alors qu'il conversait plus volontiers avec son entourage. Sauf les jours, assez fréquents, qu'il passait à la chasse, le comte ne se levait qu'une bonne heure après none. Ce qu'une telle habitude implique de sentiment de caste, de conscience de sa propre supériorité, nous avons quelque peine à le concevoir. Le comte, sans doute, ne s'aperçut jamais qu'il dérangeait la vie naturelle de toute une ville pour satisfaire son bon plaisir.

Quand donc, de sa chambre, vers cinq heures, il sortait dans les galeries, il y trouvait sa cour assemblée. C'était le moment où se faisait la présentation des étrangers de marque. Il y en avait beaucoup, car on venait de loin pour voir cette cour magnifique et hospitalière, seule oasis de paix au milieu des guerres et des schismes de la fin du siècle. Un peu plus tard, on introduisait les courriers; et l'on remarquait, non sans admiration, qu'avant leur arrivée le comte savait déjà les nouvelles qu'ils apportaient. Après

les grandes et les petites entrées, le comte se levait, passait parmi la haie des seigneurs, des chevaliers étrangers, des clercs, des gens de la ville, et gagnait la salle, où il dînait légèrement de volailles.

Le comte de Foix était un vrai Gascon : il aimait mieux parler que manger, et n'avait pas besoin de vin pour s'exalter. Le repas dépêché, il retournait aux galeries, sorte de loggia couverte, construite en dehors du donjon, sur la salle des mandements, et qui formait une partie importante des palais du XIVe siècle; les « loges » d'Orthez, larges et claires entre toutes, pouvaient se comparer aux belles galeries qu'on voit à Pierrefonds. C'est là que le comte aimait se promener de long en large, en causant avec tout son monde, « moult doucement et amoureusement », et s'arrêtant parfois dans l'embrasure des larges fenêtres qui donnaient sur la cour du donjon. A huit heures du soir, il demandait le vin, et se retirait de nouveau dans sa chambre jusqu'à minuit. Pendant ces heures de répit, les courtisans pouvaient enfin vaquer un peu à leurs affaires; ils s'en allaient lestement vers la ville, jasant et « janglant » ensemble.

Froissart, entre autres, revenait à l'hôtel de la Lune, où il soupait au milieu des chevaliers. Grâce à messire Espaing de Lyon, il connaissait un peu tout le monde. Le Bâtard de Mauléon, qui était aussi à l'hôtel de la Lune, lui contait les guerres de Gascogne. Les Anglais et les Espagnols l'entretenaient

des affaires de Castille et de Navarre ; les chevaliers du pays faisaient cercle autour du feu, « en attendant la mie-nuit que le comte de Foix devait souper, » et devisaient entre eux d'armes et de nouvelles. Et c'était : « Messire Jean ! avez-vous point en votre histoire cette affaire dont je vous parlerais ? » ou bien : « Messire Jean, que dites-vous ? Êtes-vous informé de ma vie ? » Ils ne demandaient qu'à parler, ces braves et bruyants chevaliers ; et Froissart ne demandait qu'à écouter et rédiger leurs histoires. Quand les gosiers se desséchaient, on demandait du vin. Un soir, « on l'apporta, nous bûmes ; et puis dit le Bascot [1] de Mauléon : « J'ai encore eu assez plus d'aventures « que je ne vous ai dit. » — On en était au beau milieu quand la grande cloche du château sonna fort et haut pour assembler tous les gens d'Orthez qui étaient tenus d'assister au souper du comte de Foix. « Lors firent deux écuyers allumer torches. Si nous partîmes tous ensemble, et nous mîmes au chemin pour aller au chastel. Et ainsi firent les chevaliers et écuyers qui étaient logés en la ville. »

C'était le cœur de l'hiver. La bise soufflait âprement, les chemins semblaient plus glacés encore après la chaleur et le bien-être de la grand'salle de l'auberge. Mais quoi ? C'était là le sort commun des

1. Bâtard.

courtisans du XIVe siècle, quand les grands seigneurs aimaient veiller, et que les châteaux étaient trop étroits pour loger toute la cour. En vain les poètes s'insurgent-ils contre les lits hasardeux des tavernes et les risques des chemins nocturnes. En vain Eustache Deschamps maudit-il

L'aller de nuit, qui trop me fait dolent.

Il faut savoir vaincre ses rhumatismes, puisque tout le monde ne peut pas loger au château. Mais, au moins, dans les autres cours, quand il fallait sortir à l'heure de minuit, c'était pour regagner son logis en ville : tandis qu'à Orthez la corvée ne faisait que commencer. Froissart ne se tait pas sur les inconvénients de cette coutume.

Six semaines devant Noël [1],
Et quatre après, de mon hostel
A mie nuit je me partois
Et droit au chastel m'en allois.
Quel temps qu'il faisoit, pluie ou vent,
Aller m'y convenoit! Souvent
Estois, je vous dis, mouillé;
Mais j'estois bien accueillé
Du comte; il me faisoit des ris.
Adonc j'estois tout guéris.
Et ossi, d'entrée première,
En la salle avoit tel lumière
(Ou en sa chambre) à son souper
Que on y véoit ossi cler
Que nulle clarté peut estre.
C'estoit un paradis terrestre,
Et je l'y comparois souvent.

1. Nous gardons l'orthographe ancienne pour ces vers.

Arrivé au château, on se réunissait devant la chambre du comte, en attendant qu'il sortît, ce qui arrivait quelquefois « largement une heure après minuit ». Quand enfin la porte s'ouvrait, douze valets se rangeaient devant lui portant douze torches allumées qui rayonnaient d'une clarté comparable au jour. On s'en allait lentement dans la grand'salle remplie de tables dressées, où, assis à la table d'honneur, tout seul, le comte mangeait à peine et « guère ne buvait ». Personne n'osait lui adresser la parole, à moins que ce ne fût en réponse à une question directe. Souvent, pour tromper l'ennui, on faisait de la musique : Froissart remarque l'harmonie des chœurs d'Orthez et l'excellence des orgues. Chantait-on parfois la Chanson des Montagnes, qu'une tradition du pays de Béarn rapporte à Gaston Phébus, comte de Foix?

Le comte restait assis à table, sans manger, environ deux heures, tandis que ses clercs lui chantaient rondeaux et virelais. Il aimait beaucoup ces divertissements : « en toutes ménestrandies prenait grand ébattement ». Ainsi c'était devenu une sorte d'habitude à la cour de Foix de couper les longs repas cérémonieux, où l'on mangeait si peu, par des scènes de comédie, des tours d'acrobates, des vers de quelque jongleur qui passait dans le pays, et surtout par des ballets masqués. Le comte voyait avec un plaisir toujours nouveau ces « étranges

entremets », comme Froissart les appelle, ces *intermezzi* de chants et de danses, et on y apportait à Orthez une rare perfection. Aussi, quelques années plus tard, lorsqu'on voulut introduire ces ballets à la cour de Charles VI de France, s'adressa-t-on à messire Yvain de Foix, un des bâtards de Gaston Phébus. C'est lui qui, pour son malheur et celui de la France, organisa cette fatale *Danse des Satyres*, où le roi lui-même faillit perdre la vie et reperdit la raison.

On s'y prenait mieux en Foix. Quoique ces jeux fussent presque quotidiens, on n'entend pas parler d'accidents. Les chants, les danses, les déguisements se succédaient jusqu'à la fin du souper. Alors le comte se levait, et on revenait dans les galeries. Le comte, fort dispos, s'entretenait quelque temps avec son entourage. Puis, vers le petit matin, on faisait la lecture à haute voix. Froissart s'étend sur les délices de ces séances. Il est vrai que c'était lui qui en était le héros. « Tandis que je lisais, nous dit-il, personne ne devait parler ni mot dire, car le comte voulait que je fusse entendu. » La séance était intéressante au possible pour le lecteur, car c'était une œuvre de lui qu'il lisait au milieu de ce recueillement, un roman en vers qu'il avait apporté en cadeau au comte de Foix. Plaignons les malheureux courtisans condamnés pendant des semaines à écouter un interminable roman de la

Table Ronde vers les trois heures du matin! Le comte, pourtant, ne ménageait pas son admiration :

Il me dit : « C'est un beau métier,
Beau maître, de faire tel choses! »

Puis il tendait à l'auteur enroué, mais épanoui, la coupe où il venait de tremper ses lèvres. C'était la fin de la soirée. Les pauvres chevaliers, tombant de sommeil, rassemblaient leurs esprits à la hâte et se confondaient en éloges. Gaston Phébus trouvait quelques mots aimables pour récompenser leur dévouement. Souvent il s'entretenait un peu avec Froissart, « non pas en son gascon, mais en beau et bon français ». Enfin, il se levait, faisait une dernière fois circuler le vin et congédiait sa cour exténuée.

CHAPITRE XIII

MÉLIADOR

Le roman que Froissart lisait chaque nuit à la cour de Gaston Phébus, vous pourrez le lire vous-mêmes, si le cœur vous en dit, dans un an ou deux. Perdu depuis 1440, le livre de *Méliador*, si célèbre de son temps, semblait disparu sans retour, quand — il y a deux ans environ — le savant M. Longnon, de l'Institut, en examinant aux Archives nationales des registres judiciaires reliés en vieux parchemin, découvrit dans les reliures des fragments de *Méliador*. Ce fut un événement dans le monde des romanistes. Ces registres avaient été écrits vers 1650 dans un gros bourg du nord de la Bourgogne, Cloux-en-Auxois. Qui sait? d'autres relieurs de la Bourgogne septentrionale auraient peut-être puisé à la

même source ? Dans cette pensée, le prévoyant érudit dressa la table des noms propres qu'il rencontrait dans les parchemins retrouvés : ce petit index pouvait un jour servir de signalement à l'heureux amateur qui posséderait des reliures faites aux environs de Semur-en-Auxois, vers le milieu du XVII[e] siècle.

Mais c'est à M. Longnon lui-même que le destin réservait la récompense de ses travaux. Un après-midi de novembre de 1893, travaillant à la Bibliothèque nationale, M. Longnon parcourait le catalogue des manuscrits. Quelle ne fut pas sa joie quand il y lut :

Roman de Camel et de Hermondine (in-folio).

Or il faut savoir que Camel et Hermondine paraissent l'un et l'autre dans les fragments retrouvés sur les registres de Cloux-en-Auxois. M. Longnon se fait apporter l'énorme volume. Il ne manque que le titre, le premier feuillet et les derniers. C'est le roman de *Méliador* presque complet.

Retrouver un poème illustre perdu depuis plus de quatre siècles, doit être un plaisir sans mélange. Le lire, le copier surtout, quand il compte trente mille six cents vers, c'est un plaisir plus partagé. Mais, dans l'intérêt de la science, le vrai savant ne plaint pas sa peine. M. Longnon entreprit aussitôt

cette formidable transcription, et, comme il est aussi généreux qu'érudit, sachant l'auteur de ces lignes occupé d'un livre sur Froissart, il lui apporta au fur et à mesure le fruit de ses veilles. Au moment où ces lignes paraissent, il n'y a certainement au monde que lui et moi qui ayons lu le roman de *Méliador*, et nous sommes sans doute les seuls depuis quatre cents ans au moins; et nous n'avons jamais dû avoir beaucoup de concurrents, car *Méliador* est un des plus longs poèmes du monde, plus long que toute l'*Iliade*, trois fois long comme l'*Énéide*, deux fois long comme la *Divine Comédie*. Il atteint presque les dimensions de l'interminable et l'interminée *Faëry Queen* de Spenser. Nous n'avons plus le temps pour des romans de cette taille.

Hermondine, fille unique et héritière du roi d'Écosse, vit en Northumberland, au château de Montgriès, chez sa cousine Florée, jeune fille de vingt ans qui lui sert de duègne, les pères des deux princesses étant absents pour la guerre d'Écosse. Un jour que ces demoiselles se trouvent à la fenêtre du donjon, elles voient un chevalier qui force un cerf aux abois dans les douves du château. C'est leur voisin, messire Camel de Camois, qu'elles ne connaissent pas encore. Enchantées d'un divertissement qui rompe l'ennui d'un lourd après-midi de juillet, les jeunes filles s'empressent de fêter leur hôte inat-

tendu. Camel reste à dîner au château. Il cause avec sa charmante hôtesse, mais il n'a d'yeux que pour la princesse Hermondine, jolie à faire rêver, légère, espiègle, dans la grâce de ses treize ans. Camel, qui est un ambitieux doublé d'un passionné, tombe amoureux fou de cette ravissante fillette qui tient dans sa main d'enfant, ainsi qu'une balle à jouer, le puissant royaume d'Écosse. Dans les semaines qui suivent, il revient trop souvent au château. Florée prend peur et engage sa jeune cousine à se montrer froide avec un amoureux si peu timide. « Quoi! c'est donc pour moi qu'il vient? s'écrie Hermondine; quelle idée! je n'ai jamais pensé à l'amour.

> Ne point je ne pense à tel chose;
> J'auroie aussi chier une rose
> Que l'amour de nul chevalier! »

Cependant le père de Florée revient d'Écosse, avec une escorte qui ramène la princesse Hermondine dans les États du roi victorieux. Florée est à demi consolée d'un départ par lequel messire Camel se trouve éconduit. Mais elle comptait sans son hôte. Camel, furieux de sa déconvenue, vient assiéger le château de Montgriès, et fait prisonnier le père de Florée. « Je vous le rendrai, dit-il à la jeune fille désespérée, quand vous me ramènerez d'Écosse Hermondine pour fiancée. »

Florée part et trouve, à la cour de Stirling, sa

cousine bien malheureuse, car elle est assiégée de prétendants. En vain elle supplie son père de la laisser jouir un peu plus longtemps de son enfance. Poussée à bout par ses instances, et conseillée par Florée qui est fine comme l'ambre, la princesse fait vœu qu'elle n'épousera que

> Li [1] plus preux et li plus vaillans
> Et li plus plains de chevalerie.

Cinq ans durant, les prétendants à sa main doivent mener la vie de chevaliers errants ; et un tournoi final, à la cour du roi Arthur, donnera la princesse au plus brave. On accepte ces dures conditions avec une facilité qui étonne, même dans un roman de chevalerie. Le vieux roi gémit, il est vrai, mais que faire contre un vœu ? Le voilà, du moins, débarrassé de la foule des prétendants, aussi encombrants que ceux de Pénélope. Camel est radieux : tout cela n'est-il pas un artifice de sa bien-aimée, qui sait bien que c'est lui le plus preux ? Et les hérauts partent de Stirling, au nord, au sud, à l'ouest, à l'est, pour annoncer à toute chevalerie la *Queste* d'Hermondine.

Toute cette idylle n'est qu'un prologue au plus touffu, au plus prolixe, au plus irréel des romans de chevalerie. Tout le long des immenses pages qui suivent retentissent les beaux noms sonores et le cliquetis des boucliers peints des chevaliers d'Her-

1. Nous conservons aux vers de *Méliador* leur orthographe originelle, fortement empreinte de dialecte wallon.

mondine. Il en vient de tous les climats, de Carthage, d'Italie, de Norvège, de Savoie, de Normandie, de Cornouailles; ils traversent toutes les régions celtiques de la Grande-Bretagne, toujours combattant pour l'amour de la lointaine Hermondine. C'est Fermagus à la targe blanche avec un feu contremont, et Gobard avec six besants d'azur dans un écu vermeil; c'est Agaians, Aganor et Aghamanor; c'est Gondrès et l'aimable Gratien; Bégos le Grand et Clarins, Dagoricès, Hermonisès, Feugis et Tarardon, Aratelès et Dromédon,

Lucanor et Solidamas,
Albanor, Los et Almanas,

et Feughin, et Savare, et Pésagus, et Saigremor. Leurs heurts d'épée, leurs chocs de lance sont aussi héroïques que leurs noms. Ce ne sont que champs de tournoi jonchés de morts, damoiselles délivrées de périls, tyrans abattus et victimes vengées. Voilà, pour sûr, un roman qui aurait pu tourner la tête de Don Quichotte!

De tant de héros, le plus jeune, le plus beau, le plus brave surtout est Méliador, qui s'arme tout de bleu avec un soleil d'or. Il est le fils et l'héritier du duc Patrice de Cornouailles; mais, comme il sied à un chevalier errant, il cache son nom, son rang et sa condition, tandis qu'il chevauche par jour et par nuit à travers les forêts druidiques du pays de

Galles et de Cornouailles, les rives désolées de l'île de Man, les marais du Border, les montagnes d'Écosse, et ce sauvage royaume d'Irlande qu'un fleuve étroit sépare à peine des côtes de Bangor selon la géographie fantaisiste du poète. Il fond comme la foudre sur ses rivaux en *queste*, et, quand il ne manie pas la lance, il chante à la gloire de sa dame

> De belles amoureuses psaumes,

étant versé dans les mystères du rondeau et du virelai.

Or cette belle qu'il adore,

> Oncques il ne la vit.

C'est là le véritable amour chevaleresque, l'amour de Rudel pour la dame de Tripoli, l'amour de Rambaud d'Orange pour la comtesse d'Urgel, du roi Pierre d'Aragon pour la belle Alazais de Boissazon. Tous les compagnons de la *queste* sont dans ce cas. Ils risquent leur vie et leur renommée tous les jours pour une petite fille de treize ans, qui ne songe guère à eux en Écosse, et dont le caractère, l'esprit et les traits même leur sont inconnus :

> Mais leurs cœurs du tout l'imagine.

Cet amour-fantôme qui vit de l'air du temps, cet amour irréel, idéaliste, absolument désintéressé et

presque sans objet, c'est plus que de l'amour, c'est ce que le cœur de l'amant profane a imaginé de plus proche des extases religieuses. Aussi, le seul des amoureux d'Hermondine qui ne se contente pas de cet amour intangible, c'est précisément Camel de Camois, le triste chevalier qui « hérie [1] » une demoiselle. Lui, le malheureux, connaît la princesse d'Écosse; il l'a vue chez sa cousine; et quand Méliador le provoque « pour l'amour d'Hermondine », le grossier chevalier lui répond en ricanant : « Vous êtes dans votre tort, mon garçon!

Je vous diroi raison pourquoi :
Pour ce que la belle Hermondine
Ay aymé tous jours d'amour fine
Et vous l'amés par ouï dire.
On en doit bien truffer et rire! »

L'épée du chevalier bleu fait taire à tout jamais cet amoureux impie, et l'on acclame Méliador « par qui Outrecuidance est morte ».

Camel mort et Florée délivrée, Méliador reprend la vie d'aventures. Il vole au secours d'une demoiselle menacée par un ours au bord d'une fontaine. Il vainc en combat singulier trois frères qui mènent une guerre injuste contre la châtelaine de Chepstow. Il subit un naufrage sur les côtes de l'île de Man, qui est

Otant
A dire et expondre en rommant
L'Isle de l'Homme.

1. Harasse, persécute.

Et dans ce lieu, si sauvage que Méliador se l'imagine peuplé par les anciens Hébreux, son oreille surprend — avec quelle joie ! — le doux parler breton. Il s'entend avec des pêcheurs qui le ramèneront en Cornouailles, pour le tournoi de Tarbonne : mais ils le débarquent à Aberdeen en Écosse. Voilà le bleu chevalier séparé par quelques lieues à peine de l'invisible bien-aimée. Il n'y a pas d'amour chevaleresque qui tienne : il veut la voir ! Tout comme le châtelain de Coucy, il s'habille en colporteur et, ainsi déguisé, pénètre dans le château de sa belle. Mais quand il aperçoit sa dame, Méliador a honte de sa pacotille : rien n'y est assez beau pour l'offrir à cette merveille du monde. Il tire de son doigt un anneau que Florée lui a donné, et où elle a fait graver ces mots :

Cils sui qui le soleil d'or porte,
Par qui Outrecuidance est morte....

Quand, quelques semaines plus tard, Florée vient en visite au château, vous vous représentez son étonnement de remarquer sur le doigt d'Hermondine l'anneau de Méliador. Les deux princesses commencent à soupçonner ce qu'était ce beau colporteur en bijouterie ; et, dans l'espoir de voir ou de revoir le vainqueur de Camel de Camois, Hermondine persuade à son père d'annoncer un grand tournoi à la cour

de Stirling. La scène est gracieuse et simple à ravir.

... Elle va agenoiller [1]
Devant li, car li rois séoit;
Li rois l'embrasse, qui le voit,
Par le brach, et li dist : « Ma fille! »
Et elle, qui fust très gentille,
Sans lever, se tint toute ferme....
Disant : « Monseigneur, voelliés moy
Acorder que j'aie un tournoy.
Ossi bien en puis un avoir
Que la fille de Cornuaille,
Et ma cousine ossi, sans faille,
La demoiselle de la Garde.
Tout ensi ychi on me garde
C'on fait un oiselet en mue.
Ne on ne s'esbat ne se jue (joue)
Devant moy. Je n'ay point de joie!
Ne pensez vous pas qu'il m'anoie,
Chi, toute seule, entre mes gens?
Certes, oïl! car je me sens
Plus pesans et plus rudes assez.
Il y a jà trois ans passés
Que je n'ay vëu chevaliers.

N'est-ce pas là l'éternel enfantin? N'est-ce pas ainsi qu'ont parlé de tout temps les fillettes de quinze ans qui veulent persuader à leur vieux bonhomme de père de leur donner une fête?...

Mais pendant que Méliador s'égare en Écosse, le grand tournoi a lieu à la cour de Cornouailles. On s'inquiète beaucoup à Tarbonne de l'absence prolongée du prince Méliador; c'est dans l'espoir de le ramener, parmi la foule des chevaliers errants, que

1. Nous gardons l'orthographe ancienne pour ces vers.

le duc Patrice proclame la joute en l'honneur de sa fille Phénonée. Dans l'absence de Méliador, Froissart s'arrange pour donner le prix de Tarbonne à son jeune second, Aghamanor, le Rouge Chevalier. Quand la fille du duc voit les exploits d'Aghamanor, elle sent son cœur se remuer dans son sein. Un malaise étrange l'envahit : elle rougit, elle tremble, elle ne sait plus ce qu'elle éprouve. Et elle se dit : « Si la seule vue du Rouge Chevalier me trouble ainsi, c'est que je l'aime, et si je l'aime, il faut que ce soit mon frère Méliador ». Tant de logique la rassure. Elle n'a pas besoin de voir ses traits, d'entendre sa voix, de savoir son nom, elle l'aime : c'est Méliador ! Froissart ne la laisse pas trop longtemps languir. Déguisé en ouvrier peintre, Aghamanor pénètre dans le manoir de Phénonée, où il lui apporte un tableau représentant le tournoi de Tarbonne. Le cœur de la princesse ne l'avertit pas que cet habile artisan est celui pour qui elle se meurt; après un accueil d'une amabilité banale elle le renvoie dîner avec la domesticité. Méliador, bien que fils de souverain, mis à pareille épreuve, s'était beaucoup amusé à Stirling, et avait conquis tous les suffrages de la table de service. Mais Aghamanor — plus artiste, plus susceptible que les héros de Grande-Bretagne — ne fait pas montre de tant de belle humeur; il se trouve humilié d'être ainsi méconnu :

Comment ? à une camberière
Je seroie recommandés ?
Je cuidois bien estre telz
Que Phenonée... par la main
M'ewist menés pour nous esbatre.

Quand la femme de chambre lui apporte quarante marcs pour son travail, c'est encore bien pis ! L'irascible chevalier se lève brusquement, s'élance hors du manoir, et laisse la pauvre fille ahurie avec l'argent dans la main.

L'amour est plus fort que l'orgueil. Quelques jours plus tard il revient au manoir avec un portrait du Rouge Chevalier agenouillé devant sa dame. Phénonée s'étonne de la ressemblance entre Aghamanor et le peintre, et peu à peu, sans trop se faire prier, Aghamanor avoue que, oui, c'est bien lui. le Rouge Chevalier. Mais quand la jeune fille, toute heureuse, lui demande son nom, Aghamanor se redresse :

Je n'ose me nommer, ma dame,
Car je suis chevaliers de queste !

Or il faut savoir qu'un chevalier de queste dans un roman de la Table Ronde, c'était quelque chose comme aujourd'hui un concurrent pour le prix d'éloquence à l'Académie. Jusqu'à ce que le prix fût décerné, il était interdit de se démasquer, crainte de troubler l'impartialité des juges. Il fallait rester abrité sous l'anonymat du blason. L'honneur com-

mande à Aghamanor de ne point révéler son nom ni son rang même à celle qu'il aime. La belle Phénonée meurt d'amour pour son chevalier; elle se compare à Narcisse, épris d'une ombre,

> Ou à Héro qui en la mer
> Mourut pour l'enfant Leander.

Elle sent que l'amour donne des droits sur l'objet adoré; elle se révolte devant le silence d'Aghamanor. Comment croire à un amour qui ne sait pas se prouver par le partage d'un secret? En prenant congé de son amoureux elle retrouve une ombre de fierté.

« Je ne vous promets rien, dit-elle. On me dit que le Bleu Chevalier sera le premier au tournoi : je donne ma main à celui qui sera second. » Mais elle ajoute : « Si c'est vous, Messire, je ne me plaindrai pas. »

Tandis qu'Aghamanor et Phénonée s'aiment, le chevalier Saigremor chevauche par landes et forêts, targe au cou, lance au poing. Un jour qu'il entre dans un bois de hêtres, las de la longue chevauchée, il accroche ses armes à un arbre, jette bas son heaume, laisse paître son cheval, et se couche à l'ombre sur l'herbe drue. Gare au chevalier qui se laisse vaincre par la paresse! Un cerf blanc saute vivement hors du buisson et effarouche le cheval de Saigremor, qui s'enfuit au grand galop. Saigremor court après le cheval, et le cerf après le chevalier,

jusqu'à ce qu'enfin, après de longues heures, Saigremor se trouve perdu dans un hallier lointain, sans cheval et sans armes, sans épée ni lance, avec ce cerf du diable, ce cerf-fée, qui ne le quitte plus d'un sabot, et le regarde avec ses grands yeux étranges qui semblent lui dire : Montez-moi!... Saigremor l'enfourche, et le cerf s'en va comme le vent par les halliers de la forêt, traverse à la nage l'eau froide des lacs, jusqu'à ce qu'enfin... (ici une lacune dans le manuscrit) Saigremor se trouve étendu sur l'herbe dans un beau jardin clos où trois belles dames se promènent, en se tenant par les doigts.

Elles ont de longues robes amples, toutes blanches,

> A repris et à longues manches.

Ce sont des dames-fées.

> Garnies de révérences :
> Nymphes et pucelles
> De Diane, et ses demoiselles.

Froissart les regarde complaisamment un instant, et puis il nous dit : « Je vous conterai ce qui arriva à Saigremor dans leur compagnie aussitôt que je vous aurai dit la fin de la queste. » Mais, hélas! les derniers feuillets de *Méliador* sont perdus; et voici cinq cents ans que le chevalier Saigremor demeure suspendu dans les airs du pays des fées, loin de sa mie Sébille et de la cour du roi Arthur.

Cependant les cinq années de la queste se sont écoulées : un grand tournoi à la cour de Carlyon va décider du prix. A ce propos Froissart nous montre tout le mécanisme d'un tournoi, grand événement de la vie *fashionable* de l'époque. Nous voyons les experts en *sport* choisir et inspecter l'emplacement : il faut une prairie ronde tout unie, ni trop près, ni trop loin de la ville. Nous entendons commander les travaux à faire : arracher les obstacles, niveler le terrain, élever les tribunes des dames qui se dressent

En manières d'un escafaut,
... proprement carpentés,
Longs et larges comme un hostés (hôtel).

Quand arrivera le jour de la fête, ces tribunes seront garnies d'une foule de belles personnes, habillées à la dernière mode dans leurs plus beaux atours. Voyez comme elles se penchent sur la barrière pour suivre des yeux les couleurs de celui qui possède leurs vœux ! Voyez l'effet chatoyant des écharpes bariolées qui passent sur le vert foncé de la piste ! Entendez les clameurs de la foule, hurlant le nom du vainqueur ! Cela ressemble sous plus d'un rapport au champ de courses à Longchamp par un jour de grand prix, ou, mieux encore — puisqu'il y a des blessés et des morts « vite enfouis », — à une course de taureaux dans les arènes de Nîmes, d'Arles ou de Madrid.

Personne ne s'étonnera que le Bleu Chevalier emporte le prix du tournoi avec la main de la fille du roi d'Écosse, tandis qu'Aghamanor, arrivé le second, épouse Phénonée. Au reste, chacun des chevaliers trouve aux tribunes une ravissante fiancée qui l'attend. Ainsi, dans un carillon de noces, dans une envolée de voiles de fiancées, prend fin l'immense roman, vraiment digne du moyen âge, « énorme et délicat ».

CHAPITRE XIV

HISTOIRES DE BÉARN

Tel est le roman que Froissart lisait de nuit en nuit devant la cour de Gaston Phébus. De temps en temps, le comte interrompait la lecture pour discuter quelque question qu'elle soulevait. A d'autres moments, un frisson d'intérêt plus intense passait dans la grande salle d'Orthez. Car il y a des pages dans *Méliador* qui ont dû singulièrement frapper un auditoire béarnais. Le roman devenait presque un roman à clef. Le héros même, ce prince invincible, qui s'arme à un soleil d'or, ne ressemble-t-il pas à celui qui avait pris le soleil pour blason et le nom du soleil pour son nom? Et ce récit du combat de Savare et Feughin, proches parents s'aimant tendrement, dont l'un pourtant blesse l'autre d'un coup

mortel, ne rappelle-t-il pas à ceux qui l'écoutent la triste histoire du fils du comte? Et Camel de Camois, si brave le long du jour, mais hanté toutes les nuits par un fantôme qui le combat jusqu'à l'aube, — ne le dirait-on pas calqué sur messire Pierre de Foix, le frère naturel du comte ?

Écoutez le poète :

Si osoit il bien chevauchier,
La nuit par forests et par landes,
Et entrer en pas perilleus,
Mais point il n'osoit dormir seuls.

Que de chuchotements dans la salle ! Est-ce assez messire Pierre ! Et le lendemain on racontait au chanoine de Chimay l'histoire qui courait les rues d'Orthez.

Ce pauvre messire Pierre était « malade par fantôme », depuis qu'il avait tué dans les forêts de Biscaye un ours étrange, un ours énorme — aussi mystérieux que le cerf de Saigremor dans le roman. Depuis cette aventure, le chevalier se lève chaque nuit pour se battre avec une ombre : il tire son épée, il fend l'air de ses coups : les chevaliers qui dorment dans sa ruelle sont forcés de l'éveiller pour le désarmer. Alors il se jette sur son lit tout en pleurs. Le pis est qu'on a peur de cet affligé : sa femme et ses enfans l'ont abandonné, comme la comtesse de Foix a abandonné son mari, saisie d'une crainte mystérieuse.

« Alors, dit Froissart, je demeurai tout pensif et je dis : « Je le crois bien! cela peut bien être. Nous « trouvons dans l'écriture qu'anciennement les dieux « et les déesses, à leur plaisir, changeaient les « hommes en bêtes et en oiseaux. Aussi, peut-être, « cet ours avait été un chevalier, chassant dans « les forêts de Biscaye dans son temps. Et il avait « été changé en forme d'ours par quelque dieu « ou quelque déesse, comme Actéon fut mué en « cerf. »

Oui, vraiment, messire Jean Froissart, l'histoire est étrange; mais ce qui nous semble à nous plus curieux encore, c'est que vous, tout chanoine de Chimay que vous êtes, vous croyiez encore à la puissance de « ces dieux et déesses de l'écriture »; et que vous, le premier historien du XIV[e] siècle, enchâssiez un conte de fées, comme un bijou précieux, entre votre admirable compte rendu de la guerre de Portugal et de l'expédition française contre l'Angleterre. Mais, entendez bien, cher Froissart, nous ne nous en plaignons pas.

Messire Pierre n'était pas le seul de sa famille à subir l'influence du monde invisible. L'admiration profonde de Froissart pour le comte Gaston Phébus est mêlée d'une vague inquiétude. Ce grand seigneur était trop au-dessus des hommes : « Personne, nous dit Froissart, personne ne savait au juste ce que pensait le comte de Foix. » Il était sage et

subtil au delà de la subtilité des princes. Mais comment expliquer qu'il sût les choses d'Allemagne, de Turquie, d'Angleterre, à l'heure même où elles s'accomplissaient, et bien longtemps avant qu'il pût en avoir des nouvelles? Quelquefois, quand les gens de son entourage se passionnaient pour quelque bagatelle, il avait une façon de les regarder et de leur parler « vaguement et froidement », comme pour montrer qu'il n'était point de leur race. Ce prince « si tout parfait, si sage et si percevant » serait-il donc « nécromancien et ariole », tout comme le sinistre Jean Galéas, duc de Milan?

Froissart écoute, avec une anxiété croissante, les histoires qui courent sur l'omniscience de son hôte d'Orthez. Un écuyer lui conte un jour qu'un bataillon de chevaliers béarnais étant pris d'embûche en Portugal, sur l'heure même, le comte de Foix se rembrunit, tomba malade de chagrin et dit à qui voulut l'entendre que jamais le Béarn n'avait tant perdu dans une seule journée. « Donc, il est devin! s'écrie Froissart — ou il a des messagers qui chevauchent la nuit avec les vents! »

Et l'écuyer de rire et de conter au chanoine ébahi que la chose n'est pas si rare en Béarn : il connaît lui-même un seigneur qui a à son service un de ces démons familiers, lequel court les airs toute la nuit, pourchassant pour son maître les nouvelles de tous les royaumes de la terre.

« Et croyez-vous, dis-je, que le comte de Foix est servi d'un messager de cette sorte ?

— C'est l'opinion (dit-il) de bien des gens de Béarn. Et l'esprit parole le gascon aussi bel et bien que moi. »

Alors Froissart tire son carnet et écrit tout au long la merveilleuse histoire. Ah ! pauvre chanoine de Chimay, ne savez-vous donc pas qu'à Orthez tout le monde « parole le gascon » ?

Dans ce milieu, hanté d'un mystère, Froissart promena pendant dix semaines sa curiosité de chroniqueur. « Je tardais trop fort à demander et à savoir ce que Gaston, le fils du comte, était devenu. » Enfin, quoique messire Espaing de Lyon ne voulût toujours rien en dire, messire Jean trouva à la longue un « moult ancien écuyer », qui consentit à lui raconter la lugubre histoire.

Gaston, fils du comte de Foix, était un enfant de seize ans, léger, naïf, facile à berner. A la suite d'une visite faite à sa mère, qui, par crainte de son redoutable mari, s'était réfugiée en Navarre, auprès de son frère, celui-ci remit à l'enfant, son neveu, une petite bourse remplie de poudre : c'était une poudre magique qui ferait disparaître sur l'instant la mésintelligence qui régnait entre le comte et la comtesse de Foix, si l'enfant parvenait à en donner quelques prises à son père. Seulement, pour que le charme opérât, il

fallait que l'opération se fît dans le plus grand secret.

Cette explication satisfit le pauvre Gaston. Quelques jours après son retour à Orthez, il se querelle avec son frère Yvain au jeu de paume. Yvain se réfugie dans les bras du père indulgent : « Pourquoi me bat-il? », et au milieu de sa douleur : « Il mérite plus que moi d'être battu, lui, avec sa boursette de poudre qui ne le quitte jour ni nuit! » Le comte de Foix reste pensif. C'est un seigneur « moult imaginatif », nous le savons déjà; hautain, sceptique, prompt à soupçonner le mal et implacable à le punir. De plus, il est hanté par l'obsession de tous les despotes : il craint le poison. Il guette son fils. Quelques soirs plus tard, au dîner, dans la grand' salle, il voit le jeune homme qui saupoudre subrepticement l'assiette destinée au chef de la famille. Il lève la tête, regarde son fils les yeux dans les yeux, jette le morceau au chien de chasse accroupi à ses pieds; et le chien s'enfle et meurt : « O Gaston, *fals traditor*, s'écrie le père, pour toi et pour ton héritage j'ai eu guerre et haine au roi de France, au roi d'Angleterre, au roi de Navarre et d'Aragon! Et maintenant tu veux me mettre à mort! » N'était l'intervention des chevaliers dans la salle, le comte de Foix aurait tué son fils sur place, de sa main. On emmène le jeune homme au cachot noir et humide qui se trouve sous la grosse tour d'Orthez. Et Gaston Phébus soulage d'abord sa colère en met-

tant à mort, par des supplices prolongés et raffinés, quinze des plus beaux et des plus jeunes écuyers de Béarn, compagnons et amis du prince.

Cela fit passer dix jours, tant bien que mal. Cependant les états de Foix réclament la liberté de l'héritier du pays, et voilà que le cœur du père commence à s'adoucir. Qui sait ? si l'on envoyait Gaston se promener en France et en Espagne, loin des mauvaises influences? « Peut-être il en serait meilleur. » Et pendant tout ce temps le petit prince, si gracieux et si délicat, gisait dans son cachot, sans changer de vêtements, sans voir la lumière. Le dixième jour, son valet, entrant dans le souterrain une torche à la main, vit le jeune homme pâle, d'une pâleur mortelle, et remarqua, rangés soigneusement au pied du mur, tous les repas qu'on lui avait apportés dans sa prison. Peut-être Gaston redoutait-il les poudres navarraises. Peut-être avait-il entendu parler de la mort atroce de ses meilleurs amis. Peut-être ne voulait-il pas survivre aux soupçons si injustes et pourtant si terriblement justifiés du père qu'il avait failli empoisonner. Le valet ne se perdit pas en conjectures ; il s'en fut tout droit au comte de Foix et lui dit : « Monseigneur, prenez garde de votre fils, car il s'affame dans votre prison ! »

Le comte de Foix était à sa toilette. Sans mot dire, il se leva et s'en alla vers la tour où était son fils, tout en continuant à curer ses ongles, machina-

lement, avec un couteau petit et long qu'il tenait entre ses doigts. Il ouvrit la porte du cachot, vit son fils exténué. « *Traditor*, fit-il, pourquoi ne manges-tu? » En prononçant ces mots, il souffleta son fils de la main droite — celle qui tenait toujours le petit couteau — et sortit aussi brusquement qu'il était entré.

Un instant après, le valet revint blanc comme linge :

« Monseigneur, Gaston est mort!

— Mort! fit le comte.

— Mort pour vrai, monseigneur. »

Le petit couteau oublié dans la main du père avait tranché une des artères du cou. L'enfant, faible d'un jeûne trop prolongé, n'avait pas pu supporter la perte du sang. Le comte mena grand deuil, les cheveux ras. Il fit à son fils de magnifiques funérailles. Et peut-être, quand il pensait que tous les fruits de son règne devaient passer à un cousin détesté, il pleurait, sinon le fils, du moins l'héritier.

Ainsi ce comte de Foix, « si très parfait en toutes choses, » était le meurtrier de son enfant. Cela ne diminua en rien l'admiration de Froissart pour un tel seigneur. N'était-il pas un des plus vaillants chevaliers de son temps, et, partant, aussi affranchi de la vulgaire morale cléricale et bourgeoise que s'il eût été l'un d'entre les « dieux et déesses dont parle l'écriture »? L'accident de Gaston était assurément

une chose fort regrettable, et l'on pourrait souhaiter que le comte n'eût point mis « à mort moult horrible » quinze jeunes gens des plus nobles familles de Béarn; mais ce souverain courroucé n'en demeurait pas moins un homme d'État sage et subtil, un guerrier redoutable entre tous, un chevalier large et courtois, secourable à toute dame et demoiselle ayant besoin de son épée.

CHAPITRE XV

LA DUCHESSE DE BERRY

Quelques années avant la visite de Froissart, une très grande dame était venue à Orthez confier son enfant au souverain du Béarn. La comtesse de Boulogne était mal mariée à un homme indigne et lâche « qui voulait vendre son héritage pour mieux faire ses volontés ». Au XIVe siècle il n'y avait pas de crime aussi mal porté : autant, de nos jours, tricher au jeu ou ne point payer ses dettes d'honneur; l'homme qui songeait à vendre son héritage était à jamais déclassé. Donc la comtesse de Boulogne était pleinement dans son droit en enlevant sa fille à un père aussi méprisable et en l'amenant à la cour du comte de Foix. Gaston Phébus prit soin de la petite fille

et sauvegarda ses intérêts, si bien qu'il en fit une des plus riches héritières de France.

En 1389, c'était une fillette de douze ans, une petite princesse Hermondine, qui habitait la plus gaie, la mieux éclairée des tours d'Orthez — celle qui donnait sur le grand pont et sur le marché. Le comte de Foix, l'ayant élevée, voulait la marier, et à un beau parti; il fallait faire son devoir jusqu'au bout! Quand Froissart vit pour la première fois la jeune fille, on parlait de la fiancer à un très gros personnage, le duc Jean de Berry, oncle du roi de France, prince très riche, puissant, lettré, grand amateur de tableaux et de romans, c'était un des plus grands « collectionneurs » de l'époque. Froissart le connaissait déjà : sa fille avait épousé le fils du comte de Blois. Il fit donc une ballade pour les noces du « Pastourel de Berry » avec la « Pastoure de Boulogne ». Il n'y avait qu'un nuage au tableau. La pastoure avait douze ans, et le pastourel, gros petit courtaud (un des hommes les plus laids de France), avait près de cinquante ans; — « soixante ans », nous dit Froissart, mais avec le chanoine de Chimay il faut pratiquer l'art de vérifier les dates.

Un obstacle plus grave que celui des années menaçait de séparer les deux fiancés. Le comte de Foix entendait qu'on lui payât les comptes de sa tutelle; « il tendait à avoir une bonne somme de florins ». Le duc de Berry trouvait exorbitant le

chiffre, fixé à trente mille florins d'or. Et le comte de Foix y tenait ferme — quoique, nous dit Froissart, « il ne voulait pas paraître vendre la dame ».

Vers le mois de mars 1389, l'affaire s'arrangea. Le duc de Berry tenait décidément plus à sa fiancée de douze ans qu'à ses trente mille florins. Le mariage fut célébré à Orthez et l'on envoya la petite duchesse chercher son mari en Auvergne. Le mariage ne tourna pas trop mal. Le duc de Berry dissimulait sous des dehors vulgaires un esprit curieux et délicat de dilettante. Sa petite femme allait être la perle de ses collections. Rapace et désordonné en affaires, âpre au gain, cruel envers ses ennemis, Jean de Berry savait être généreux dans la vie privée : ses « Comptes », encore conservés aux Archives, nous font deviner, par mille détails, un maître aimable, un mari prévenant, sous le masque replet que nous montre l'histoire. Quant à la jeune duchesse, elle demeure une des figures les plus gracieuses de la fin du XIVe siècle, et nous verrons bientôt comment un jour par son courage elle sauva la vie au roi de France.

Au mois de mars 1389, le chanoine de Chimay quitta la cour de Gaston Phébus avec l'escorte de la jeune duchesse. L'occasion de rentrer en France avec ce noble cortège était trop belle pour que Froissart la négligeât. Pourtant c'est à regret qu'il quittait Orthez. Le comte de Foix, s'il n'avait pas

touché le cœur du grand chroniqueur, avait captivé son imagination, et l'engouement de Froissart pour son hôte touche souvent à l'enthousiasme. A son départ, le comte, qui avait déjà pourvu à toutes ses dépenses, lui fit cadeau d'une somme de quatre-vingts florins d'Aragon. C'était un joli souvenir. Il lui rendit également le manuscrit de *Méliador*. Était-ce pure grandeur d'âme? Froissart, en tout cas, n'en douta pas.

Froissart ne devait jamais revoir son bienfaiteur. Il fit plus tard le projet de revenir en Béarn; c'était alors en 1392. Mais vers la fin de l'été de cette même année, de mauvaises nouvelles vinrent modifier ses intentions. Le comte de Foix aimait, on le sait, souverainement la chasse. Dans ses chenils il avait jusqu'à seize cents chiens — n'oublions pas dans le nombre les quatre lévriers que Froissart lui avait amenés des bords de la Loire. Par une chaude journée du mois d'avril, le comte était allé chasser l'ours sur la route de Pampelune. Vers la tombée du jour, il descendit avec les seigneurs de sa suite dîner dans une petite auberge de village située à deux lieues d'Orthez. On y avait tout arrangé au mieux pour honorer le souverain. « Il entra dans sa chambre et la trouva jonchée de verdure fraîche et nouvelle, et les parois toutes couvertes de verts rameaux pour y faire plus frais et plus odorant, car le temps et l'air au dehors étaient malement chauds... Là s'assit

sur un siège et jangla un petit à messire Espaing de Lyon. » On causait de la chasse et des chiens, de qui avait couru le mieux, et de l'ours qu'on venait de tuer. On n'attendait que l'arrivée de messire Yvain pour aller dîner. Enfin, le jeune homme parut; les écuyers se hâtèrent de mettre le couvert, et le comte demanda de l'eau pour se laver les mains. On l'apporta, comme de coutume, dans un haut vase d'argent; le comte tendit les mains sur un bassin et on versa l'eau fraîche. « Si très tôt que l'eau froide descendit sur ses doigts, qu'il avait beaux, longs et droits, le visage lui pâlit, le cœur lui tressaillit, les pieds lui faillirent, et chéi sur le siège en disant : Je suis mort! Sire vrai Dieu, merci! » Ce fut la dernière oraison de Gaston Phébus, comte de Foix.

Les chevaliers ébahis essayèrent de tous les remèdes que le désespoir put leur suggérer. Rien n'y fit : le comte était mort. Comme messire Yvain « pleurait et lamentait et se tordait les poings », les chevaliers le prirent à part et lui dirent : « Yvain, c'est fait! Vous avez perdu votre seigneur de père. Nous savons tous qu'il vous aimait sur tous. Chevauchez à Orthez. Entrez au château, et tenez la garnison et le trésor avant que la mort de monseigneur soit sue. » Ainsi fit le jeune homme.

Pendant quelques semaines, en effet, messire Yvain tint le château, avec la complicité plus ou moins ouverte de la ville qui l'avait vu naître. Pen-

dant tout ce temps, par honneur et respect, le comte de Foix gisait dans son cercueil de plomb placé dessus terre, devant le maître-autel d'Orthez. Et ses enfants et ses sujets pleuraient sa perte, se lamentaient et se rappelaient sa noble vie, sa vaillance, sa prudence, sa prospérité et son grand sens de gouvernement : « Tandis que notre gentil seigneur a régné, ni Français ni Anglais n'eût osé nous courroucer. Comme nos voisins nous guerroyeront aujourd'hui ! Terre de Béarn, désolée et déconfortée de noble héritier, que deviendras-tu ? Tu n'auras jamais le pareil du noble et gentil comte de Foix ! »

Cependant le vicomte de Chastellux se résignait mal à voir un si bel héritage lui glisser entre les doigts. Il était Français ; et le conseil du roi de France, après quelques velléités d'escamoter la petite principauté, par défaut d'hoirs, au profit de la couronne, insista pour que la loi fût respectée, et investit le vicomte de son héritage avec hommage au roi de France. C'en était fini des beaux jours de la neutralité du Béarn. Quant à messire Yvain, dépossédé, on lui octroya, sur l'héritage de son père, deux mille florins, et le jeune homme quitta son pays pour toujours.

Dix-neuf mois plus tard, messire Yvain essayait d'introduire à la cour de France — où il était très aimé, étant le boute-en-train de tous les amusements — le goût des « étranges entremets » qui

avaient tant diverti la cour de Gaston Phébus. C'était aux noces de la dame de Hainseville, le 28 janvier 1393 : Yvain et cinq jeunes chevaliers — dont le roi — se déguisèrent en satyres, ou sauvages, tout couverts de longs poils d'étoupe de lin, « couleur de cheveux », de la tête aux pieds. Ils entraient dans la salle en dansant grotesquement ; les cinq chevaliers attachés ensemble, le roi quelques pas en avant, menant la danse. « Il n'était homme ni femme qui les pût reconnaître. » Par une étourderie qu'il devait éternellement regretter, le jeune duc d'Orléans, voulant les voir de plus près, saisit une torche, et l'approcha des danseurs. Aussitôt le lin prit feu, s'enflamma, et échauffa la poix qui attachait l'étoupe à la toile. La danse se changea, grotesque et horrible, accompagnée de cris d'angoisse, en contorsions sans nom. Les six satyres flambaient vifs. L'un d'eux se souvint que la bouteillerie était contiguë à la salle des fêtes : il se jeta dans une cuve d'eau, et échappa ainsi à la mort. Nous savons comment cette jeune duchesse de Berry que Gaston Phébus avait élevée sauva la vie au roi de France : elle l'enveloppa tout entier dans le grand manteau de cour qu'elle portait. Ce n'était pas mal pour une fillette de seize ans : ce jour-là elle fit honneur à son tuteur et à l'éducation qu'elle avait reçue de lui. Elle ne put en faire autant pour son camarade d'enfance : messire Yvain de Foix mourut de ses brûlures « à grand'peine et martire ».

Le comte de Joigny et Aimery de Poitiers expiraient également en d'horribles douleurs. Henri de Guizac était déjà mort, « éteint sur place ».

« Ha! comte Gaston de Foix, s'écrie Froissart, si de ton vivant tu eusses eu telles nouvelles de ton fils, tu eusses été courroucé outre mesure; car moult l'aimais. Je ne sais comment on t'en eût apaisé. » Peut-être la justice de Dieu voulut-elle que le martyre du fils bien-aimé expiât le meurtre de l'autre.

CHAPITRE XVI

FROISSART A AVIGNON

En allant à Riom, où elle devait rencontrer son mari, la duchesse de Berry passait avec sa suite par Avignon. C'est dans la cité du Pape, vers le milieu de mai, que Froissart acheta, pour la somme de cent livres, l' « expectative » du canonicat de Lille. « Argent fait avoir bénéfices », nous dit-il dans le *Dit du Florin*; mais pour ces cent livres on ne lui en vendait que le fantôme et le titre. Pendant bien des années encore Froissart devait signer Chanoine de Chimay et « Chanoine de Lille *en herbe* ».

A Avignon, Froissart éprouva un contretemps qui nous vaut une des plus jolies poésies du XIVe siècle. En revenant de chez le changeur, Froissart mit dans une méchante bourse de quatre sous les bons francs

d'or contre lesquels il avait troqué ses florins d'Aragon. La petite bourse n'avait jamais eu tant d'or — pauvre petite bourse de curé de campagne accoutumée plutôt aux gros deniers, — elle laissa échapper le trésor confié à sa garde. Froissart perdit tout son argent ; et nous y gagnons le charmant récit par lequel il remercia les seigneurs qui vinrent à son secours en cette mésaventure.

Le *Dit du Florin* nous donne de piquants renseignements sur le caractère de Froissart en ce qui touche le côté pratique de la vie. Il se montre insouciant et dépensier, en grand enfant qu'il était. Il n'y a personne, s'écrie-t-il, de Douay à Valenciennes, qui sache se défaire de son argent aussi bien que moi. On dirait presque que l argent m'a pris en grippe, car aussitôt que j'en ai, il court hors de mes mains. Cela ferait un bon courrier, mon argent, seulement il ne revient jamais ! On s'étonne de me voir toujours les poches vides. Que voulez-vous ! j'ai plus vite dépensé une livre qu'un autre ne dépense un sou. Et pourtant je n'amasse pas de blé dans mes greniers, je ne construis pas d'églises, je ne fais pas faire d'horloges, ni de vaisseaux, ni de galères, ni de manoirs ! je ne dépense pas mes revenus à me meubler de belles chambres. Je ne me commande pas de galeries seigneuriales. Je n'achète pas de soie, ni de lins, ni de fours banaux, ni de moulins. Et pourtant mon argent se dérobe tout seul, s'enfuit, part au loin !

Et si je pleure son absence, m'est avis que cela lui est égal :

Depuis vingt-cinq ans — sans la cure
De Lestinnes, qui est grant'ville,
En ai je bien eu deux mille
De francs : que sont-ils devenus ?

A ce moment le poète entend une mince voix argentine. C'est l'unique florin, demeuré dans sa bourse, qui lui adresse la parole — un pauvre petit florin tout cassé, tout usé, qui est resté depuis des mois au fond de la bourse et qui lui demeure encore fidèle.

« Ne vous désespérez pas trop! dit le florin, car vous avez eu bien des choses pour votre argent. Vos *Chroniques* à elles seules vous ont coûté sept cents livres pour le moins, et cet argent-là vous l'avez bien placé.

Car faite en avez mainte histoire
Dont il sera encor memoire
De vous dans les temps à venir :
Et ferez les gens souvenir
De vos sens et de vos doctrines. »

Et puis, continue malicieusement le florin,

Les taverniers de Lestinnes
En ont bien eu cinq cent francs !

« N'oubliez pas non plus vos frais de voyages. N'avez-vous pas visité l'Écosse, l'Angleterre, le Pays de Galles? N'êtes-vous pas allé à Rome,

En arroi de souffisant homme
Avec haquenée et roncin ?

« Quant au pays de France, vous l'avez parcouru dans tous les sens, et toujours à grands dépens, toujours bien monté, bien stylé, avec de belles houppelandes et de bonne nourriture. Mais vous viviez comme à souhait ! Je vous ai vu si joyeux, si joli, si amoureux, que, par saint Gille ! je pense que pour vos deux mille francs vous avez bien eu la valeur de deux fois autant. »

Alors, consolé de sa perte, le poète se remet à dépenser tout comme auparavant.

CHAPITRE XVII

LE RETOUR DE BÉARN

Froissart accompagna la duchesse jusqu'à Riom, assista aux fêtes de sa réception, et de là s'en alla, par Paris et Valenciennes, rejoindre son maître et seigneur en Hollande. A Paris il rencontra le gendre français du roi Édouard III, Enguerrand de Coucy, qu'il avait souvent vu en Angleterre. Messire Enguerrand emmena notre chanoine passer quelques jours avec lui à Crèvecœur. Froissart lui parlait du Béarn, d'Avignon, et de cet étonnant mariage du duc de Berry dont Charles VI et son frère faisaient des gorges chaudes. Le sire de Coucy parlait de l'Angleterre, du jeune roi Richard II, son neveu ; de la conférence de Boulogne entre les délégués français et anglais, et de la trêve, qu'on disait prochaine. C'est

alors que messire Jean Froissart sentit naître dans son cœur pour le pays de sa jeunesse une nostalgie qui allait devenir de plus en plus puissante. Pourtant il ne pouvait songer à voyager en Angleterre tant que ce pays restait en guerre avec la France. Que dirait Guy de Blois s'il voyait son chapelain dans le camp ennemi? Il fallait attendre la paix.

Après trois jours à Crèvecœur et quinze jours à Valenciennes, Froissart se décida à rejoindre son patron à Schoonhoven. Là de grandes déceptions l'attendaient. Le noble Guy de Blois, le croisé sans peur, était devenu, à peu près, « un mol chevalier ». La paresse, la mollesse, la folle largesse s'étaient emparées de lui et de sa cour. « Ce comte de Blois et Marie de Namur sa femme par bien boire et fort manger douces et délectables viandes étaient malement fort engraissés. » « Messire Guy est de ceux », nous chante Eustache Deschamps, « qui n'ont ni pitié, ni merci de viande et qui donnent assaut au vin à toute heure. » Le comte ne pouvait plus monter à cheval : il allait à la chasse en litière! Froissart, en le voyant ainsi grotesquement charrié par ses serviteurs, se rappelait sans doute le passage du traité de la chasse où le comte de Foix démontre que les chasseurs sont nécessairement vertueux, puisqu'ils mangent peu et travaillent beaucoup : « Et oncques n'ai vu preud'homme — si

m'ait Dieu! — qui n'ait pas voulu travailler parce qu'il était riche; car cela part d'un lâche cœur! » Guy de Blois ne pouvait plus travailler, ni aller à la guerre : il était trop obèse, ayant mené vie trop grasse. Dans cette inaction pour laquelle il n'était point né, son esprit bouillant et superficiel l'emportait en de brusques colères. Froissart ne nous dit pas tout; un document publié par le baron Kervyn de Lettenhove nous apprend que pendant ce même printemps de l'an 1389, dans un accès de fureur, le comte tua de sa propre main un des chefs de l'armée brabançonne [1].

Ce gros prince, jadis brillant et valeureux, maintenant paresseux, las des jours sans fin que n'entrecoupaient plus les nobles jeux de la guerre et du tournoi, se laissait aller à une véritable folie de dépense. Sa bourse, remplie par les héritages accumulés de tous les Châtillon, était un vrai tonneau des Danaïdes d'où l'argent fuyait toujours, sans profit. A côté de lui trônait Marie de Namur, la lourde Wallonne, le cœur inquiet dans son énorme poitrine. Dans cette vie stagnante de la petite cour endormie, elle prenait un grand ascendant sur l'esprit de son mari. Froissart aimait peu la comtesse de Blois, mais il devait la préférer encore à l'homme

1. Archives de Mons, charte du 13 février 1389. Voir *Froissart, Étude Littéraire*, par le baron Kervyn de Lettenhove, p. 192.

qui, seul avec elle, avait quelque prise sur l'esprit du comte. Le valet Sohier, fils d'un tisserand de Malines, garçon ignorant et fruste qui ne savait lire ni écrire, était devenu une grande puissance à la cour de Blois. Froissart n'aimait pas les Marmousets. « Et partout il y en a ! » nous dit-il. « Le duc de Berry a son Take Thiébaut comme le comte de Blois a son Sohier. Je n'ai vu nul haut seigneur qui n'eût son Marmouset... excepté le comte de Foix ; mais lui n'en eut nul, car il était sage naturellement.... Je ne dis pas que les seigneurs qui se servent de Marmousets sont fous : ils sont plus que fous, car ils sont tous aveugles malgré leurs deux yeux. »

Froissart a dû se soustraire sans regret au spectacle de cette cour trop changée. Vers la fin de l'été, il revint à Valenciennes « se rafraîchir » et se reposer. C'est là qu'il rédigea son troisième livre, pendant les derniers mois de l'an 1389. Cependant le bruit de fêtes augustes et de téméraires expéditions lui arrivait dans son logis tranquille. Il travaillait d'arrache-pied afin de pouvoir plus vite s'en aller recueillir d'autres documents à travers d'autres aventures, et poursuivre plus loin les trois joies de son esprit : « voir les merveilles de ce monde, ouyr et savoir nouvelles, écrire et chroniser autres histoires ».

Il devait bientôt en trouver l'occasion. En rédigeant les comptes rendus recueillis à Orthez sur les

guerres de Castille et du Portugal, Froissart s'aperçut de leur insuffisance. « Si justement voulais ouvrer, me convenait ouyr autant bien parler les Portingalais comme j'avais fait les Gascons et Espagnols dans l'hôtel de Foix. » Ayant entendu dire qu'à Bruges il y a « grand planté de Portingalais », Froissart se rend à Bruges dans l'espoir d'y trouver quelque chevalier ou écuyer ayant vu la guerre. Quand il arrive à Bruges, on lui suggère de pousser jusqu'à Meddelbrughe en Zélande, où dom Joam Fernand Pacheco, conseiller du roi de Portugal, attend un bon vent pour sa caravelle. Froissart ne se le fait pas dire deux fois : il repart, arrive, trouve dom Joam, et pendant toute une semaine « s'accomode » à lui. Jour après jour, dans la pauvre chambre de l'auberge zélandaise, le grand homme d'outre-mer, emphatique et pondéré, faisait le récit de tous les événements arrivés en Portugal depuis la mort du roi Ferdinand. Cependant le chroniqueur, plume en main, « prenait grand plaisir à ouyr et à écrire ses paroles ». Chose étrange, ce même Froissart, qui vient de nous rapporter tant de contes fantastiques sur les ours enchantés de la Gascogne, fait de la guerre portugaise un rapport plein de jugement, correct, précis, qui demeure l'admiration de ceux qui s'occupent de l'histoire péninsulaire. C'est que dom Joam Pacheco se reflète dans tout ce récit, comme l'écuyer du comte de Foix dans les on-dit

d'Orthez. Que sont les chroniques de Froissart, sinon un vaste miroir, dans lequel nous voyons, chevaleresques ou bourgeoises, sages ou extravagantes, apparaître les ombres qui s'entretenaient avec le chanoine de Chimay pendant son passage à travers un monde infiniment varié? Ses chroniques ne sont pas toujours de l'histoire; elles ne cessent jamais d'être une galerie de portraits historiques.

CHAPITRE XVIII

LA VENTE DE BLOIS

« A la requête du très haut et noble prince Guy de Chastillon comte de Blois... je, Jehan Froissart... me suis de nouvel réveillé et entré dedans ma forge pour ouvrer et forger en la haute et noble matière de laquelle du temps passé je me suis ensoigné.... Or considérerez, vous qui le lisez,... comment je puis avoir su et rassemblé tant de faits desquels je traite et propose en tant de parties. Et, pour vous informer de la vérité, je commençai jeune, dès l'âge de vingt ans; et si suis venu au monde avec les faits et les avenues : et si y ai toujours pris grand plaisance plus qu'à autre chose; et si, Dieu m'a donné tant de grâces que j'ai été bien de toutes les parties, et des hôtels des rois et par especial de

l'hôtel du roi Édouard d'Angleterre et de la noble reine sa femme... à laquelle en ma jeunesse je fus élevé; et la servais de beaux dittiés et de traités amoureux : et pour l'amour du service de la noble et vaillante dame à qui j'étais, tous autres seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, m'aimaient, oyaient et voyaient volontiers. Aussi aux titres de la bonne dame et à ses coûtages, et aux coûtages des hauts seigneurs, en mon temps je cherchai la plus grand'partie de la chrétienté... et partout où je venais je faisais enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avaient été en faits d'armes et qui proprement en savaient parler, et aussi à aucuns hérauts de crédence pour vérifier et justifier toutes matières. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière, et le gentil comte de Blois dessus nommé y a rendu grand'peine; et tant comme je vivrai par la grâce de Dieu, je la continuerai; car plus je suis et plus je laboure et plus me plaît; car ainsi comme le gentil chevalier et écuyer qui aime les armes et en persévérant et continuant il s'y nourrit parfait, ainsi en labourant et ouvrant sur cette matière, je m'habilite et délecte. »

Ainsi commence le quatrième et dernier livre des chroniques, dédié comme les précédents au comte Guy de Blois. Mais pour le rédiger, Froissart avait quitté le château de Blois; il passa à Valenciennes l'automne de l'an 1389. Il y avait bien des chan-

gements au château du Quesnoy. Le comte Guillaume l'Insensé s'était enfin éteint après trente années de folie et de triste réclusion. Son frère Aubert, qui lui avait succédé, s'était retiré définitivement dans son palais de la Haye, et le jeune Guillaume d'Ostrevant, à son tour gouverneur du Hainaut, régnait au Quesnoy sur le pays natal de Froissart.

Froissart s'était lié de plus près avec ce jeune prince l'année d'avant, pendant une visite d'une dizaine de jours que le comte Guillaume avait faite au comte de Blois avec son beau-père le duc de Bourgogne. Son influence sur Froissart devient bientôt visible ; l'orientation de plus en plus Bourguignonne de la politique de Froissart devient frappante à partir du quatrième livre des *Chroniques*. On y voit poindre, petit à petit, ce funeste ascendant des maisons de Bavière et de Bourgogne qui, trente ans plus tard, allait menacer la vie même de la France. Froissart a toujours subi l'influence de son milieu; au Quesnoy il devient un peu plus que Bourguignon. Le parti-pris cruel et courroucé qu'il montre contre la douloureuse Valentine Visconti, sa haine et son dénigrement du duc Jean Galéas de Milan, reflètent sans doute la rancune du duc Aubert, dont la famille était triplement alliée aux enfants de Barnabé Visconti, déposé et mis à mort par le père de la duchesse d'Orléans. Les sous-entendus et les reproches dont

le chroniqueur est si prodigue envers le jeune frère du roi Charles VI, rappellent, à qui sait lire entre les lignes, les débats que le duc Aubert et son fils ont eus avec le frère du Roi au sujet de certaines terres du Hainaut. Hélas! Froissart prend à cœur les intérêts de la maison de Bavière au point d'en devenir injuste et ingrat envers son maître et seigneur, le comte de Blois.

Tandis que l'astre des Bavière croissait de jour en jour en splendeur, l'étoile des Châtillon s'éteignait misérablement. Vers la fin de juin 1391, un grand malheur frappa au cœur le comte de Blois. Son seul enfant légitime, Louis, le jeune mari de la princesse de Berry (fille du duc Jean), mourut en quelques jours d'une fièvre chaude. L'enfant aurait hérité de toutes les richesses des Châtillon : la comté de Blois, la comté de Dunois, les seigneuries de Chimay, Avesnes, Beaumont, Louvion, Argies, Landrecies, avec Goude et Schoonhoven et autres terres en Hollande et en Zélande. Même amoindri de la comté de Soissons, que Guy de Châtillon avait vendue au sire de Coucy pour l'argent de sa rançon, c'était encore un héritage à faire rêver les parents pauvres.

Aussi une nuée de cousins, pauvres et riches, guettait ce domaine énorme. Le lendemain de la mort de Louis, le comte de Blois se vit entouré d'héritiers avides. Le duc de Bourgogne, le duc Aubert, le duc de Juliers, le duc de Lancastre étaient

là, côte à côte avec le malheureux Jean de Blois, *dit* de Bretagne, le sire de Conflans en Champagne et d'autres héritiers moins illustres. Ils faisaient tous leurs comptes et se disputaient les terres, tandis que le propriétaire régnant, le comte de Blois, avait les poches vides.

Les droits de douaire de la jeune veuve étaient formidables. Ils étaient tous assignés sur la comté de Blois et montaient jusqu'à six mille francs d'or par an. C'était beaucoup dans un siècle où un vicomte de Rouen vivait d'une rente de trois cent cinquante francs, où un Regnault d'Auriac, le plus grand marchand d'épices de son temps, se vantait d'un capital de trente mille francs. Bref, le comte de Blois ne voyait pas trop comment il allait payer l'argent et il savait bien que son compère, Jean de Berry, l'exigerait jusqu'au dernier sol.

Guy de Blois avait toujours vécu au jour le jour. Pauvre ou riche, toujours prodigue, toujours généreux, il avait jeté l'argent à pleines mains, selon la fantaisie du moment. Nous ne pouvons le blâmer, puisque nous lui devons les chroniques de Froissart, pour lesquelles pendant vingt ans « il fit grands coûtages ». A présent que, tristes et vieux, le comte et la comtesse de Blois allaient cacher leur vie effondrée dans leur vieille forteresse de Château-Renaud, les questions d'argent prenaient une nouvelle importance, et des soucis mesquins venaient insulter la grandeur

de leur deuil. Voici la douloureuse histoire que Froissart conte à ce propos.

A huit petites lieues de Château-Renaud, le roi était à Tours avec son frère, le jeune duc de Touraine, qui venait d'épouser la richissime Valentine Visconti. L'heureux marié avait tant d'argent qu'il ne savait qu'en faire. Il n'était pas encore duc d'Orléans, et, trop petitement installé dans son étroit duché de Touraine, il convoitait cette belle comté de Blois, qui marchait si bien avec ses terres et qui appartenait à un homme malade, rongé de dettes, dont le fils unique venait de mourir.

Froissart nous donne à entendre que ce fut Enguerrand de Coucy qui suggéra au jeune prince l'idée d'acheter l'héritage de Guy de Châtillon. Messire Enguerrand était à Tours avec le roi et son frère; il les accompagna à Château-Renaud. Quand le jeune duc jeta ses yeux sur la vigne de Naboth, messire Enguerrand dut lui dire : « Pourquoi ne l'achetez-vous pas? Guy de Châtillon n'a pas de préjugés surannés sur la vente des héritages. Il m'a bel et bien vendu sa comté de Soissons, et aujourd'hui il a besoin d'argent autant qu'il y a vingt-cinq ans. » — « Le sieur de Coucy fut moult coupable de ce fait », nous dit expressément Froissart.

Pourtant le comte de Blois ne se laissa pas facilement convaincre. Au premier mot il s'emporta. « Avant que je fisse ce marché pour vendre mon

héritage, déshériter et frauder mes hoirs et me déshonorer (telles au moins sont les paroles que Froissart lui met dans la bouche), il ne me demeurerait plat d'argent ni écuelle à engager! » Aujourd'hui encore, en Angleterre, pays où règne toujours le droit de primogéniture, il n'y a pas d'expédient auquel on ne recoure avant de toucher à la succession destinée à l'hoir direct : on aime mieux vivre comme un rat, dans un galetas de son château, que de risquer l'intégrité du majorat. Au XIVe siècle le sentiment sur ce point était précis et délicat. Même à défaut d'hoir immédiat, les droits de succession restaient chose inviolable. Pour toute conscience de seigneur, l'héritage de Blois appartenait moralement à Jean de Bretagne, cousin de Guy de Châtillon.

Mais le jeune roi de France, le prince son frère et messire Enguerrand de Coucy ne se laissaient pas arrêter par de telles considérations. Pour bien des raisons, il était à désirer que la comté de Blois, située entre Touraine et Orléans, apanages du sang royal, fût également confiée à un prince du sang. Le jeune prince, qui pensait déjà à la duché d'Orléans, qui déjà entrait en pourparlers avec messire Enguerrand pour l'achat de la comté de Soissons, qui allait acheter Coucy, et Dreux, et Angoulême, et Luxembourg, se proposait de se faire, à côté d'une principauté en Italie, une grande position territoriale en France. Il ne cessait d'assiéger le vieux prodigue

miséreux. Il ne dédaignait pas d'acheter son valet tout-puissant, Sohier de Malines, ni de flatter la vieille comtesse de Blois. Enfin on arrangea l'affaire moyennant une somme de deux cent mille francs pour la comté de Blois, avec soixante mille francs pour désintéresser le duc de Berry, et une seconde somme de deux cent mille francs pour les terres de Hainaut, de Hollande et de Zélande.

Les terres de Hainaut! Là est sans doute le point douloureux, la cause obscure de la colère et des reproches de Froissart, — qui avait assez facilement pris son parti de la vente de la comté de Soissons. Il ne parle que de la comté de Blois, mais c'est au Hainaut qu'il pense. Il ne plaint que Jean de Bretagne, mais il pense au duc Aubert et à Guillaume d'Ostrevant. Quoi, l'héritage de Jean de Beaumont, le berceau de tant de héros wallons, va passer en des mains étrangères! Par suite de l'opposition du duc Aubert, la vente des terres dépendant du comte de Hainaut n'eut jamais son effet, néanmoins Froissart ne peut calmer son indignation qui bouillonne. Dans son récit de la vente de Blois, il ne montre ni modération ni justice pour son ancien maître. Avec quelle amertume il flétrit cette duchesse vulgaire et sotte qui se laisse persuader au déshonneur de son mari, dans la crainte de devenir « une pauvre femme, toute nue », tandis que la vente de l'héritage la laisserait « une dame riche et garnie d'or et d'argent et de

beaux joyaux ». Avec quel mépris nous montre-t-il cette âme vile du valet Sohier, Marmouset parvenu, ne visant qu'aux écus. Et vaut-il beaucoup mieux, ce comte de Blois qui, « comme jeune, ignorant et malconseillé », se laissait mener par sa femme et son valet, et fit ce pauvre marché de son héritage et de son honneur ?

En tout cela il y a rancune évidente. Les recherches de notre savant ami le comte Albert de Circourt viennent de mettre en lumière les véritables circonstances de la vente de Blois. Les actes se trouvent encore, dans le cartulaire de Blois, sous le numéro KK. 896, aux Archives nationales. Ils bouleversent le récit de Froissart. Ces actes sont signés par le comte et la comtesse de Blois le 13 octobre 1391, et le jeune prince n'arrive à Tours que le 10 novembre ! Le 10 novembre la tentation, le 13 octobre le péché. Que deviennent ce rôle de tentateur acharné prêté au jeune frère du roi, ces chevauchées secrètes et hâtives de Tours à Château-Renaud, ce consentement arraché à un vieux chevalier malade d'âme et de corps ? Froissart n'est pas plus au fait du rôle de Sohier, qui ne reçut que cinq cents francs — commission assez mince pour un honnête courtier, sur un total de deux cent soixante mille francs. Plusieurs des chevaliers et chambellans du comte de Blois reçoivent autant. Quelques mois auparavant, le duc de Touraine avait accordé aux trois chambellans du

comte de Longueville une commission de trois mille francs sur un achat qui ne dépassait pas les cinquante mille francs. Sohier n'était donc point si richement rétribué qu'il en fallût pousser des cris de trahison.

Peut-être, en noircissant les rôles de Sohier et de la comtesse de Blois, Froissart croyait-il diminuer la responsabilité de son ancien maître. Mais son récit fourmille d'erreurs moins explicables. Le duc de Bourgogne, que le chroniqueur montre berné par ses neveux et furieux de leur succès, se prêta le plus complaisamment du monde à l'affaire, qui fut faite par l'entremise de ses serviteurs. Le « pauvre marché » lui-même était, en somme, une excellente affaire. Le comte de Blois retenait la jouissance de sa comté sa vie durant, aussi bien qu'un droit sur les aides; et, en toute honnêteté, Guy de Châtillon pouvait se demander s'il n'agissait pas dans l'intérêt même du cousin devenu son hoir, en mettant dans l'héritage, au lieu d'une comté obérée de dettes au delà du possible, une somme ronde de deux cent mille francs....

En tout cas, la brouille fut profonde entre les maisons de Bavière et de Châtillon. Froissart prit parti pour son souverain contre son maître. Il se fit, peut-être, une sorte de devoir de son ingratitude; car il avait une haute idée de la soumission due à César, et il n'hésite pas à déclarer que c'est dans ce sens qu'il faut interpréter le commandement :

De tout ton cœur, de t'ame toute,
Ton seigneur ainme et si le doutte,

chacun étant tenu « par droite honneur » à aimer et servir son seigneur terrien. L'honneur, donc, commandait à Froissart de quitter son vieux maître, un peu fou et perdu de dettes, pour suivre les destins plus éclatants de son souverain, le comte de Hainaut.

Les nobles de Hainaut étaient comme une grande famille : les brouilles étaient fréquentes entre tant de cousins. Et comme la plupart de ces seigneurs orgueilleux étaient plus ou moins les patrons de notre chroniqueur, lui aussi avait sa part dans leurs refroidissements et leurs rapprochements. Il est probable qu'il ne voyait pas de mal à passer ainsi de Robert de Namur à Wenceslas de Luxembourg, de Wenceslas à Guy de Blois, du comte Guy au duc Aubert. Il ne désertait pas la noble famille : il restait toujours fidèle à la maison de la reine Philippe. Ces seigneurs avaient tous rempli ses rêves d'enfant, eux ou leurs pères, et c'était en les regardant de loin que le petit écolier de Valenciennes s'était épris de cette passion pour la chevalerie qui devait diriger toute sa vie et toute son œuvre.

Les livres des *Chroniques*, qui avaient coûté tant de beaux deniers au comte de Blois, contiennent la mention de sa mort. C'est en 1397 que Guy de Châtillon mourut à Avesnes, en Hainaut. Après la vente de Blois, il avait vendu son château historique de

Beaumont et finissait ses jours dans un dénuement tel que la comtesse dut renoncer à la succession. Selon la triste coutume flamande, elle posa sur le cercueil de son mari ses clefs de ménagère. Devant ce tableau navrant, la sévérité de Froissart fléchit un instant; il se rappelle les jours de sa jeunesse. « Le comte de Blois, dit-il, mit grand entente en son temps à ce que je, sire Jehan Froissart, voulusse dicter et ordonner cette histoire. Et moult lui couta de ses deniers; car on ne peut faire si grand fait que ce ne soit à peine et à grands coûtages. Dieu en ait l'âme de lui! Ce fut mon seigneur et mon maître, et un seigneur honorable et de grande recommandation. Et point ne lui besognait à faire les pauvres traités et marchés qu'il fit, et à vendre son héritage. Mais il crut légèrement ceux qui nul bien, ni honneur, ni profit ne lui voulaient.... Considérez le grand dommage qu'un seigneur peut faire à son hoir par croire mauvais conseil! » Malgré tout, les terres de Hainaut, de Hollande et de Zélande revenaient à leur souverain légitime, le duc Aubert. comte de Hainaut. C'est même là peut-être ce qui intéresse le plus Froissart dans la mort de son ancien maître. Quant au vieux chevalier, on oublia de l'enterrer dans le splendide mausolée qu'il s'était fait construire de son vivant. Un couvent de franciscains à Valenciennes lui donna la dernière hospitalité. Dieu en ait l'âme de lui!

CHAPITRE XIX

LE RETOUR EN ANGLETERRE

Vers la fin de 1393, après bien des entraves, le Congrès d'Abbeville mena à bonne fin la trêve si longtemps projetée entre la France et l'Angleterre. Froissart assista au Congrès : c'est peut-être là qu'il fit hommage au duc d'Orléans, qu'il détestait, d'un exemplaire de *Méliador*. Mais ce qui dut l'intéresser davantage, c'est la rencontre qu'il fit de deux des trois fils survivants de sa bienfaitrice la reine Philippe. Froissart nous a peint en pied les deux ducs royaux : Jean de Lancastre, fin, ambigu, jadis cadet sans importance, arrivé à un état plus que princier, à des prétentions royales; Thomas de Gloucester, l'idole du peuple anglais, gros mâtin brutal et brave qui n'aime point lâcher sa proie. Il s'en va, à travers

les derniers chapitres des *Chroniques*, pestant et jurant. En vain crie-t-il à tue-tête qu'il faut continuer la guerre contre un pays si riche. On n'écoute plus ce vieillard grincheux, et malgré lui la trêve se fait.

Depuis sa rencontre avec le sire de Coucy en 1389, Froissart attendait avec impatience la fin de la guerre. Il parle plus d'une fois de sa « très grande affection et imagination d'aller voir le royaume d'Angleterre.... Si désirais à voir le pays et me semblait en mon imagination que, si je l'avais vu, j'en vivrais plus longtemps. Car vingt-sept ans tous accomplis, je m'étais tenu d'y aller. » Ne dirait-on pas que Froisssart a oublié la seconde rédaction des Chroniques? Ne croirait-on pas que pendant vingt-sept ans il s'est assis pour pleurer aux bords des fleuves de Babylone?

Pourtant, à Lestinnes, à Chimay, à Blois et même à Tarbes, qui fut plus français que le « chapelain » du comte Guy? Sans doute, les déchirements de sa rupture avec Guy de Châtillon faisaient valoir encore plus les belles années de sa jeunesse, avant son retour au pays. Le vieux chroniqueur revenait à ses premières amours. Rien ne l'attachait plus à la France, rien ne l'éloignait plus de l'Angleterre. Ses nouveaux maîtres n'étaient ni français, ni anglais. La maison de Hainaut-Bavière, redevable à la France pour sa comté de Hainaut, à

l'Empire pour ses comtés de Hollande et de Zélande, savait faire marché de ses sympathies et aimait jouer double jeu. Personne ne savait au juste ce que pensait le duc Aubert, qui affichait une décoration anglaise et mariait ses enfants aux cousins du roi de France. Froissart n'avait plus à compter avec les préjugés de Guy de Blois; rien ne le retenait plus, et il se décida à se mettre en route.

« Plusieurs raisons m'émouvaient, nous dit-il. J'avais été nourri à la cour du noble roi Édouard d'Angleterre et de la noble reine Philippe sa femme, entre leurs enfants et les barons d'Angleterre (Dieu, comme il nous parle en grand seigneur ce petit secrétaire d'autrefois!). Aussi désirais voir le pays : si je n'y trouvais les seigneurs lesquels à mon départ j'y avais vus et laissés, je verrais leurs hoirs et cela me ferait trop grand bien; aussi pour justifier les histoires et les matières dont j'avais tant écrit d'eux. Et en parlai à mes chers seigneurs, qui par le temps régnaient, monseigneur le duc Aubert de Bavière, comte de Hainaut, et monseigneur Guillaume son fils — et à ma très chère et honorée dame, Jeanne, la duchesse de Brabant et de Luxembourg. » Froissart demanda également des lettres de crédit à Enguerrand de Coucy et au sire de Gommignies, mais, chose significative, il ne demanda rien au comte Guy de Blois. Pourvu de recommandations pour le roi d'Angleterre comme

pour les ducs royaux, Froissart se mit en route au mois de juillet 1394.

Il emportait avec lui un manuscrit relié en velours avec des fermoirs d'argent doré, contenant « tous les traités amoureux et de moralité que au terme de trente-quatre ans j'avais — par la grâce de Dieu et d'Amour — faits et compilés ». C'était un cadeau pour le jeune roi, si malheureux par amour, qui pleurait toujours sa jeune femme et « ne la pouvait oublier, pour tant qu'ils avaient été jeunes mariés ensemble ». Ce roi, Froissart l'avait vu vingt-sept ans auparavant, quand on tenait l'enfant sur les fonts de la cathédrale de Bordeaux.

Rien n'est hasardeux comme de revisiter le lieu de notre félicité passée. Le 12 juillet, Froissart mit le pied de nouveau sur le sol anglais. « Et quand je fus venu à Douvres, je n'y trouvai homme de ma connaissance du temps que j'avais fréquenté en Angleterre; et étaient les hôtels tout renouvelés de nouvel peuple, et les jeunes enfants devenus hommes et femmes qui point ne me connaissaient, ni moi eux. »

Deux jours plus tard Froissart poussa jusqu'à Cantorbéry, où il vit le tombeau du Prince Noir et la cotte de mailles vide qui y pend encore aujourd'hui. Le même jour on annonça l'arrivée du Roi, et Froissart se décida à l'attendre. Mais quand, le lendemain, le roi arriva, avec son cortège de damoiseaux

et de damoiselles, le pauvre chanoine de Chimay se trouva « tout ébahi ». Il n'y avait aucun des trois oncles du roi, gens sérieux qu'il avait connus dans leur jeunesse. Il ne vit que des jeunes gens et jeunes dames toutes fraîches et nouvelles. « Et me mis entre eux et entre elles, et tout me sembla nouvel, ni je n'y connaissais âme; car le temps était bien changé en Angleterre depuis le terme de vingt-huit ans. » Froissart demande des nouvelles de ses intimes d'autrefois, et la réponse sonne comme un glas : mort, mort, mort! Quel bonheur — quand enfin il prononce le nom de sir Richard Stury, grand ami des Despencer, que Froissart avait beaucoup fréquenté chez eux et chez le Roi et encore plus récemment chez Wenceslas à Bruxelles — quelle joie d'apprendre qu'au moins celui-là est encore de ce monde, toujours homme de cour et du Conseil du Roi! « Mais il n'était point là »; et Froissart se rabat sur sir Thomas Percy, qui lui donna le conseil de suivre le cortège royal en attendant une meilleure occasion de présenter son livre.

Donc Froissart suivit les chevauchées de la Cour, de Leeds en Kent à Rochester, de Rochester à Eltham. Et comme il se promenait dans les galeries d'Eltham, un mardi après le dîner — pensant, sans doute, à bien des choses disparues, — le bon chanoine rencontra un vieux chevalier, qui le regarda et qu'il reconnut aussitôt : c'était sir Richard Stury! « Si

était bien vingt-quatre ans passés qu'il ne m'avait vu; et la dernière fois ce fut à Colleberghe à Bruxelles en l'hôtel du duc Wincelant de Brabant. » Longtemps les deux vieux amis vont se promenant ensemble, causant du passé et des affaires d'aujourd'hui. Sir Richard Stury apprend à Froissart les jalousies et les intrigues qui entourent le Roi Richard. Déjà l'on se méfie de l'âme trop faible d'Edmond, le duc d'York, de la popularité trop grande du jeune Henry de Lancastre, et surtout du caractère impérieux et violent de Thomas, duc de Gloucester, qui poussait le peuple à la guerre ou à la révolte.

Ce jeune Roi, beau et fier, attire le chroniqueur. Son grand défaut, l'orgueil, qui allait le perdre, ne messied pas à un prince qui se sent seul et menacé. Froissart avait toujours suivi de cœur ce fils du Prince Noir, ce petit-fils de sa bienfaitrice, qu'il avait connu dès le moment de sa naissance. Enfin il allait le voir de près. Sir Richard Stury parla au roi du chroniqueur et de son livre. On fit venir le chanoine tout heureux; il entra dans la chambre royale, tenant à la main son manuscrit. Laissons-lui son fin pinceau d'enlumineur pour nous dépeindre cette petite scène.

« Le Roi prit le livre, il l'ouvrit et regarda dedans; il lui plut très grandement; et plaire bien lui devait, car il était enluminé, écrit et historié et couvert

de vermeil velours à dix clous d'argent, dorés d'or, et roses d'or au milieu; et à deux grands fermoirs dorés richement ouvrés au milieu de rosiers d'or. Donc me demanda le Roi de quoi il traitait, et je lui dis : « d'Amour ! » De cette réponse fut-il tout réjoui, il regarda dedans le livre en plusieurs lieux, et y lisait; car moult bien parlait et lisait françois. Et puis le fit prendre par un sien chevalier et porter en sa chambre de retraite, et me fit de plus en plus bonne chère. »

CHAPITRE XX

CHOSES D'ANGLETERRE

Quel dommage que ce beau roi ressemblât si peu à son aïeul, le héros des armes anglaises, à sa grand'mère, la reine bonne entre toutes! Le Roi Richard aime la paix, et s'il exige jusqu'au dernier sou des aides de guerre, c'est pour les dépenser aux splendeurs de sa cour. Le roi Richard ne tient aucun compte de son peuple ; entouré de ses mignons, il néglige les choses de l'État. Il n'y a plus de justice dans le pays : « Si les manans se plaignent des injures qu'on leur fait, leur seigneur absent, ils n'en sont point ouïs; il n'est nul qui droit leur en fasse ». Le commerce périclitait. Des troupes de brigands, sûres de l'impunité, commençaient à se montrer sur

les routes. Les marchands n'osaient plus aller de ville en ville, « chose hors de toute coutume et usage en Angleterre, où toutes gens ont appris à vivre en paix ».

Tout attirait Froissart vers ce roi hautain et gracieux, autocrate et fier : pourtant son admiration n'est pas sans mélange. Certes l'on ne saurait accuser le chanoine de Chimay d'une tendresse trop marquée pour le menu peuple. Il ne sait jamais exprimer assez fort son horreur pour les sujets qui se révoltent contre leur seigneur : il a pour les désigner des mots fort grossiers ! L'ordre établi lui semble une chose divinement instituée; chercher à le troubler est œuvre impie.

Mais Froissart, en dépit de tout, était Hainuyer : et il a quelque chose de ses proches voisins, ces Flamands turbulents qu'il condamne et qui sont ses frères. Il ne peut supporter le spectacle d'un tyran. La tyrannie lui semble, autant que la révolution, une façon de s'insurger, par orgueil. contre la volonté de Dieu.

Richard de Bordeaux, si aimable et si lettré qu'il fût, était un tyran, fort mal assis sur le trône d'un royaume aussi libre que l'Angleterre. Le peuple murmure quand il dépense les aides en beaux habillements pour ses mignons : « Oncques Roi en Angleterre ne dépensait tant que le dit Roi, à cent mille nobles par an ». Le peuple frémit quand le duc de Gloucester disparaît assassiné, quand le comte

d'Arundel disparaît assassiné, quand le jeune Henri de Derby, l'héritier des Lancastre, est banni du royaume. Le roi n'entend rien, ne voit rien, étourdi par ses mignons « dont on faisait si grand cas que nul n'osait parler contraire ». Il dort protégé par une garde de deux mille archers dont il s'entoure nuit et jour, comme faisaient les tyrans de Lombardie, mais jamais n'avaient fait jusqu'alors les rois de la libre Angleterre.

Froissart aime ce roi mal avisé et hautain, « ce roi angoisseux de cœur » : mais il ne peut pourtant s'empêcher de voir, d'entendre, la désapprobation générale : il assiste le cœur gros à la fin d'une race. Et, tout comme le menu peuple, il se rappelle une ancienne prophétie de Merlin, une page du *Brut*, qu'on interprétait comme promettant la couronne d'Angleterre à la Maison de Lancastre. Le roi fait tout ce qu'il peut pour réaliser la prophétie. Une mort subite et secrète atteint ceux qui osent blâmer sa conduite. Il ne profite d'aucune leçon. Malgré l'impatience de ses sujets, il s'entête à épouser une princesse française. Il dépense en folles largesses le trésor national. C'était trop tôt après le règne d'Édouard III. Pauvre chanoine de Chimay! Il est venu en Angleterre, son cœur de vieil enfant gonflé d'espérances : il s'en retourne triste à mort, voyant sur toute chose l'épitaphe *« Ichabod* : la gloire est évanouie ».

En quittant l'Angleterre, Froissart se rendit en Hainaut, soit à Chimay, soit à Valenciennes, soit au Quesnoy. — « Quand je serai retourné en la comté de Hainaut, dont je suis de nation, » dit-il à l'écuyer anglais, Henri Cristède, « sachez que j'en serai examiné et demandé fort avant » ; et il parle de la curiosité inspirée au duc Aubert de Bavière comme à son fils Guillaume par l'expédition anglaise en Irlande. Ce sont là, à présent, ses « chers seigneurs », et nous n'entendons plus parler du vieux Guy de Châtillon qui, tout doucement, se meurt dans son château d'Avesnes.

Sous la protection de ses nouveaux patrons, Froissart se met à achever le quatrième livre des *Chroniques*. Retiré loin du courant des grandes affaires, il nous décrit la petite guerre du comte de Hainaut et de son fils en Frise. Il nous parle des mauvaises nouvelles qui viennent sans cesse d'outre-Manche, de l'exil de Henri de Lancastre, de l'accueil qu'on fait au jeune prince à la cour de France, de l'invitation que lui adresse « son frère et son cousin » Guillaume d'Ostrevant « de venir ébattre en Hainaut et là demeurer, et lui ferait grand plaisir et aussi à la comtesse d'Ostrevant sa femme ». Le jeune prince n'accepte pas ; il a trop d'affaires sur les bras pour venir s'ennuyer en province : on parle de le marier à Marie de Berry, veuve de Louis de Châtillon. Mais Richard II, haut la main, rompt

le mariage de l'exilé. En Hainaut comme en France on murmure contre tant de tyrannie, quand on apprend, enfin, que le tyran est puni, que Henri de Lancastre a envahi l'Angleterre, qu'il est reçu à bras ouverts par la population de Londres, qu'il a fait le roi prisonnier, que le roi lui a cédé sa couronne et son royaume. Enfin vient la nouvelle de l'assassinat mystérieux du roi Richard II. La plume tombe de la main du vieux Froissart dans un frisson d'horreur. C'est le « Finis » des *Chroniques.*

Ce qu'il y a de triste, c'est que le chroniqueur ose à peine parler de ce meurtre qui le remplit d'horreur et d'une sorte d'effroi religieux. Tuer l'oint du Seigneur! Tuer le petit-fils de Philippe de Hainaut! Un pareil sacrilège révoltait également le prêtre et l'homme. Mais comment flétrir comme il l'aurait fallu un usurpateur qui est au mieux avec le comte d'Ostrevant, un sacrilège à qui le duc Aubert, sitôt après le meurtre, adresse ses félicitations affectueuses? Puisqu'il faut passer sous silence un crime si grand, le chroniqueur veut au moins ne plus parler de rien au monde.

Quelques mots ajoutés comme à la hâte constatent la « soustraction d'obédience » prononcée contre Benoît XIII en 1398, et la déposition du roi d'Allemagne qui a lieu en 1400. La fin du schisme, l'avènement d'un duc de Bavière au trône impérial.

ne savent plus arracher à la plume fatiguée du chroniqueur que quelques paroles haletantes, incomplètes et brèves. Le roi est mort. Les *Chroniques*, comme le siècle, finissent avec l'assassinat de Richard II.

CHAPITRE XXI

LA TROISIEME RÉDACTION DES « CHRONIQUES »

Froissart a survécu au moins quelques années au prince malheureux qu'il n'osait pleurer. Certaines phrases de la fin des chroniques indiquent qu'il a survécu aussi à son patron, le duc Aubert, qui mourut le 13 décembre 1404. Malheureusement nous ne savons rien des dernières années de l'illustre écrivain.

Quelques mots dits en passant sur l'état des fortifications du Quesnoy en l'an 1400 donnent à penser que, dans sa vieillesse, Froissart fréquentait le château du dernier de ses maîtres. Il a sans doute bercé sur ses genoux la petite madame Jacobée de Hainaut dont Robert Browning a conté la touchante histoire

dans la plus jolie de ses comédies : *Colombe's Birthday*. D'un autre côté, il est possible qu'il ait fini ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier. Le savant baron Kervyn, si fécond en hypothèses, nous fait un charmant tableau du milieu où se serait écoulée l'extrême vieillesse de Froissart.

« Des maisons claustrales, situées derrière la collégiale et exemptes de tout impôt, étaient réservées aux chanoines. On y arrivait par des escaliers de quelques degrés. Chacune était précédée d'un petit jardin.... Des fenêtres on découvrait un ravin profond où de riantes prairies s'étendaient sous l'ombrage des vieux chênes. La fraîcheur du paysage ajoutait au silence et au recueillement de la retraite.

« Indépendamment du doyen et des douze chanoines, le chapitre comptait un trésorier qui recevait toutes les offrandes en cire faites aux funérailles.... Il jouissait des droits de basse justice.... Il y eut un mayeur qui relevait de Froissart. »

Peut-être; mais rien ne nous assure que le chanoine de Chimay, qui aimait tant le monde, ait pris des gouts champêtres dans sa vieillesse. Peut-être préférait-il au vert vallon de Chimay, avec tout son trésor de blanche cire, cette maison de Valenciennes où il avait déjà tant travaillé aux *Chroniques*. Peut-être s'éteignit-il dans quelque tourelle du Quesnoy.

La même obscurité qui enveloppa sa naissance entoura ses dernières années. En quelque lieu qu'il ait fini ses jours, ce fut au milieu d'une aisance honorable, occupé jusqu'à la fin par de graves et nobles pensées.

Car, bien que toute trace de la vie privée de Froissart nous échappe à partir de son retour d'Angleterre, une belle découverte du baron Kervyn nous fait connaître les dernières occupations de la verte vieillesse du chroniqueur. Étant à Rome en janvier 1860, le baron Kervyn demanda communication d'un manuscrit des *Chroniques* dont l'existence était connue depuis nombre d'années : à son grand étonnement, il se trouva en présence d'une version nouvelle et dont ce manuscrit était le représentant unique. Le manuscrit du Vatican contient une dernière rédaction du premier livre des *Chroniques* jusqu'en 1350. Il appartient à l'extrême vieillesse du chroniqueur : sur ce point l'infatigable science et le sens critique du regretté M. Siméon Luce viennent à l'appui de l'intuition du baron Kervyn. Le but essentiel de cette troisième rédaction semble avoir été d'effacer du premier livre des *Chroniques* les emprunts trop nombreux et trop importants faits par Froissart à son devancier Jean le Bel. Au commencement de sa carrière, Froissart avait trouvé fort bien d'être le continuateur d'un écrivain aussi estimé que le chanoine de Liège : il ne lui répugnait pas de briller

quelquefois d'une lumière empruntée. Mais à mesure que la chronique grandissait, devenait chose glorieuse et de durée, il la voulait sienne tout entière. Et le dernier effort de Froissart fut de libérer de la pensée d'autrui les commencements du grand œuvre de sa vie.

Les vieillards adorent parler du passé; mais en racontant leurs souvenirs ils font mille allusions au présent. C'est ainsi que la rédaction de Rome nous apporte, pêle-mêle, une foule de détails piquants sur les origines de la guerre de Cent Ans et sur la petite guerre de Frise de 1401; sur les fortifications du Quesnoy au commencement du XVe siècle et sur mère d'Édouard III, cette femme « si féminine doucement enlangagée ». Il conte ici plus au long qu'ailleurs les enchantements de sa jeunesse, son voyage en Écosse, ses chevauchées en Angleterre avec le jeune Despencer. Les heures ensoleillées d'antan revenaient dans ces récits de ses vieux jours. Et pourtant ces souvenirs ne sont peut-être pas ce qu'il y a de plus précieux dans le manuscrit du Vatican.

Ici, pour la première comme pour la dernière fois, on sent dans le chroniqueur quelque chose de la fibre de l'historien. Jamais l'esprit vif et alerte de Froissart ne s'est élevé si haut, ne s'est montré si sérieux. Il voit le sens profond des choses; il ramène les effets à leurs origines. Les nations de l'Europe, qui

l'ont déjà tant amusé avec le pittoresque de leur diversité, lui apparaissent enfin comme des personnes ayant chacune son caractère et son destin. Quel portrait sévère et magistral des Anglais, à qui il ne peut pardonner le meurtre de leur roi! Quel réquisitoire mêlé d'éloges contre cette race rude et forte qui ne veut pas, qui ne peut pas, subir le joug d'un tyran! Écoutez plutôt :

« Les Anglais souffrent bien un temps, mais à la fin ils payent cruellement. Il se lève et se couche en trop grand péril, le sire qui les gouverne; car jamais ne l'aimeront s'il n'est victorieux, et s'il n'aime les armes et la guerre à ses voisins et en espécial à plus forts et plus riches qu'ils ne soient.... Les Anglais se délectent et confortent en batailles et occisions. Convoiteux et envieux sont trop grandement sur le bien d'autrui, et ne se peuvent conjoindre parfaitement ou naturellement en amour ou en alliance avec nation étrangère... Et là où le peuple voudrait montrer sa puissance, les nobles n'auront point de durée. Or ont été longtemps moult bien d'accord ensemble; car les nobles ne demandent au peuple que toute raison. Aussi on ne souffrirait point qu'ils prissent, sans payer, un œuf ni une poule... Les gentilshommes sont de noble et de loyale condition, mais le commun peuple fel, périlleux, orgueilleux et déloyal. Le Roi ne peut point tailler son peuple; non, le peuple ne le voudrait point souffrir. Il y a certaines ordon-

nances et pactions assises, et de ce est le roi aidé; et en temps de guerre on double la paction.... Angleterre est la terre du monde la mieux gardée. Autrement les Anglais ne pourraient et ne sauraient vivre. Il convient bien qu'un roi, qui est leur sire, s'ordonne après eux, et s'incline à moult de leur volonté.... Ceux de Londres sont les plus puissants de toute l'Angleterre..., et là où les Londriens s'accordent, nul n'ose résister. Ils peuvent plus que tout le demeurant de l'Angleterre.... Ils disaient, ceux de Londres : « Nous n'avons que faire d'un roi endormi « et pesant, qui trop demande ses aises et ses déduits; « nous en occirions avant un demi-cent, tout l'un « après l'autre, que nous n'eussions un roi à notre « volonté!... » La nature des Anglais est telle que toujours ils craignent qu'on les trompe... Sont cruels et orgueilleux... Dessous le ciel n'y a pas de si périlleux peuple, ni de si merveilleux à tenir, ni plus divers que sont Anglais. Ils sont de belle accointance et de beau semblant; mais nul qui sage est ne doit y avoir trop grande fiance. »

Quel admirable portrait historique! Toute l'histoire de l'orgueilleuse nation démocrate et libre tient en ces quelques lignes en essence et en raccourci. Et malgré l'objectivité si haute et si sévère du tableau du maître, combien on sent, en même temps, la colère sourde, la longue rancune du grand artiste qui le trace! Il n'a point pardonné à ceux qui ont

assassiné le petit-fils de la bonne reine Philippe. Ce réquisitoire contre le peuple anglais, cette dénonciation du meurtre de Richard II, que le protégé du duc Aubert n'a pas le droit de prononcer, l'historien d'Édouard III trouve moyen de les fulminer; et ne pouvant atteindre le coupable illustre, il en foudroie toute la race.

CHAPITRE XXII

LES VRAYES CHRONIQUES DE MESSIRE JEHAN LE BEL

Après la mort du malheureux Guy de Blois, quand on vendit ses meubles aux enchères, le duc Aubert de Bavière acheta deux volumes qui coûtèrent le prix considérable de vingt-six livres. « Deux grands livres des Wieres de Franche et d'Angleterre. » Qu'était-ce que ces livres? Était-ce les chroniques de Froissart ou celles de Jean le Bel?

La présence des blasons de Jean de Croy sur les manuscrits de la seconde rédaction de Froissart semble indiquer que le manuscrit original se trouvait encore dans le château de Chimay lorsque Jean en hérita : le livre aurait fait partie du douaire de la comtesse de Blois, qui finit ses jours à Chimay.

D'autre part il est presque certain que Guy de Blois possédait à Beaumont un manuscrit des *Chroniques* de Jean le Bel : elles avaient été écrites pour son aïeul, Jean de Beaumont, dont le chanoine de Liège fut « moult ami et secret ». Ce livre, appartenant aux meubles d'un château déjà mis en vente, a pu être compris dans les enchères. C'est donc probablement cette œuvre illustre et convoitée qu'acheta le duc Aubert à la vente de Guy de Blois.

Les *Chroniques* de messire Jean le Bel étaient fort célèbres de leur temps. Jean de Hemricourt, Jean d'Outremeuse, Froissart lui-même nous ont conservé le renom de leur auteur; mais l'œuvre même était perdue depuis des siècles, lorsqu'en 1847 M. Polain, érudit belge, en découvrit les premiers chapitres incorporés dans l'immense chronique de Jean d'Outremeuse. Quatorze ans plus tard, un jeune élève de l'École des Chartes, qu'il dirige à présent, M. Paul Meyer, trouva dans la bibliothèque de Châlons-sur-Marne un manuscrit in-folio sans nom d'auteur et catalogué sous le titre « Histoire vraye et notable des nouvelles guerres et choses avenues depuis l'an 1326 jusqu'en l'an 1361 en France, en Angleterre, etc. » M. Paulin Paris, à qui la trouvaille fut annoncée, n'hésita pas, sur les renseignements qui lui furent communiqués, à reconnaître l'œuvre de Jean le Bel. La découverte était capitale.

Au premier coup d'œil on pouvait prendre le

livre pour une première rédaction des *Chroniques* de Froissart. Il faut le lire pour voir à quel point Froissart a dévalisé son précurseur. Bien des pages merveilleuses, quelques-unes des plus belles des *Chroniques*, sont à restituer à leur véritable auteur. Dans le premier livre, la sombre et magnifique description du passage de la Tyne par les Anglais; le récit de la mort du roi d'Écosse et comment il chargea le chevalier Douglas de porter en Terre-Sainte son cœur mort, « puisque le corps ne peut y aller »; l'épisode émouvant du rachat des bourgeois de Calais par les larmes de la bonne reine Philippe, sont tous dus au génie tragique et fort de Jean le Bel. Dans les premiers chapitres des *Chroniques*, presque tout ce qui paraît empreint d'une émotion sombre et contenue vient de la même source. Tout ce que fait Froissart, c'est d'adoucir l'humeur brusque de son âpre devancier ou de vérifier certains détails d'histoire ou de géographie. Quand Jean le Bel dit en racontant le passage de la Tyne : « Il y eut aucuns des Anglais noyés, *de quoy il ne nous chaloit pas grandement* », Froissart omet cette réflexion peu évangélique.

Rien ne montre mieux la différence d'âme des deux chroniqueurs que la façon dont ils traitent l'épisode des amours d'Édouard III et de la comtesse de Salisbury. Les charmantes pages où Froissart introduit ce sujet dans ses premiers manuscrits sont

prises tout entières de Jean le Bel. Dans la troisième version, celle de Rome, il passe tout l'incident sous silence; mais dans la seconde rédaction il ajoute une variante délicieuse, où on trouve la marque de son génie leste et mondain. Arrivé au château de la comtesse (il y vient pour la protéger contre les assauts des Écossais), le Roi Édouard demande à sa charmante hôtesse de vouloir bien jouer avec lui aux échecs.

« A l'entrée du jeu, le Roi, qui voulut que quelque chose du sien demeurât à la dame, l'assaillit en riant : « Dame, que vous plaît-il à mettre au jeu? » Et la dame lui répondit : « Sire, et vous aussi? » Alors le Roi mit avant un très bel anneau qu'il portait en son doigt, avec un gros rubis sur le tablier. Lors dit la dame : « Sire, sire, je n'ai nul anneau si riche que « le vôtre! » « Dame, dit le Roi, tel que vous l'avez, « mettez-le avant et n'y prenez pas garde de si près! »

« Alors la comtesse, pour accomplir la volonté du Roi, tirait hors d'un doigt un anelet d'or, qui n'était pas de grand'valeur. Si jouèrent aux échecs ensemble; la dame, à son avis, le mieux qu'elle pouvait, afin que le Roi ne la tînt pas trop simple et ignorante; et le Roi se feignait, car point ne jouait le mieux qu'il savait. Et tandis qu'ils jouaient il regarda si fort la dame qu'elle en était toute honteuse et se laissa prendre une tour. Et quand le Roi voyait qu'elle s'était forfaite d'une tour, d'un chevalier ou

de quoi qu'il fût, il se laissait prendre aussi quelque chose pour remettre la dame en son jeu. »

Aussi ils jouent ensemble pendant des heures exquises, la belle dame et le Roi noble et amoureux. Celui-là voudrait bien être heureux en amour, ne l'étant pas au jeu. La comtesse gagne l'anneau, mais elle ne veut point le garder, par courtoisie, et le Roi, dépité, le jette à sa chambrière. Et il s'en va : « Dame, vous demeurez dans votre hôtel et moi je m'en vais poursuivre mes ennemis ! » Mais le beau visage de la dame hante le Roi victorieux au milieu des champs de bataille. Il passe de longues heures sous la tente, se disant : « Serai-je loyal? serai-je heureux? » et n'osant guère faire le choix.

Que nous donne messire Jean le Bel en regard de ce joli tableau? Sous sa main gantée de fer, la chose prend une allure tragique. En quelques mots il nous fait comprendre l'invincible passion d'Édouard III, la lutte inégale qui l'agite, entre sa conscience et ses désirs. Sombre et jaloux, le Roi envoie en Bretagne le comte de Salisbury, comme David envoie au premier rang de la bataille le mari de Bethsabée. Quelle angoisse et quelle lâcheté dans l'esprit de ce Roi, qui ne peut s'empêcher d'aller voir la femme de son loyal serviteur « pour regarder s'il ne la trouverait pas en meilleur point qu'autrefois ». Oui, elle est plus belle que jamais ! Quelle torture que de la voir ainsi aller et venir, libre, au milieu de ses

gens d'armes! Alors, la nuit, dans le noir château, « quand toutes les gens étaient à dormir et la noble dame fut en sa chambre », le Roi, hagard, se lève, commande à ses chambellans ébahis que, sous peine de mort — sur la hart, — ils ne le dérangent pas dans son œuvre de Tarquin et de tyran. Et il entre, par force, dans la chambre où dort celle qu'il aime; malgré ses cris et ses pleurs il la viole « à tel douleur et à tel martire, que oncques femme ne fut aussi vilainement traité »; il la laisse pour morte, toute en larmes, et s'en va au gris matin, le remords dans l'âme et la honte sur son front déshonoré.

Et quand le comte de Salisbury revient de la guerre, quelle douleur pour l'épouse qui l'adore! Elle lui dit toute sa triste histoire et comment elle n'est plus digne de son lit. Le comte la regarde, foudroyé de désespoir. « Certes, dame, dit-il, ce qui est fait ne peut être défait. Je ne pourrais demeurer ainsi déshonoré là où j'ai eu tant d'honneur. Si m'en irai en une autre contrée passer le remanant de ma vie. Et vous demeurerez comme bonne dame, si comme je crois que vous êtes, et aurez la moitié de ma terre pour vous et pour mon enfant votre fils, que vous élèverez et nourrirez. Car je crois bien que jamais ne me reverrez. Et j'aurai l'autre moitié pour mon usage, où que je sois — tant que je vivrai. Mais je crois que ce ne sera pas longtemps. — Et Dieu donne que ce soit bientôt, ainsi que je le désire. »

Ainsi ces nobles amoureux se disent adieu, le soir, dans leur chambre, debout auprès du lit déshonoré, « son deuil de l'un côté et la bonne dame de l'autre ». Le vaillant comte va recommander son fils au roi en quelques mots terribles et ironiques, où vivent jusqu'à nos jours sa colère et sa douleur d'honnête homme, puis il prend le chemin d'Espagne où, puisqu'il n'a plus de roi, il se fait tuer pour son Dieu, devant Algésiras. Quant à la comtesse, elle ne lui survécut pas de longtemps. « Car bonne dame ne pouvait longuement vivre en telle détresse ».

Cette sombre histoire n'est, peut-être, qu'une légende sans autorité. Froissart la dément, et nous savons que Jean le Bel n'aimait pas les Anglais. « Jean le Bel (dit Froissart) parle de cet amour moins convenablement que je ne le puis (entendez-vous le secrétaire de la reine Philippe ?) Or je déclare que je connais beaucoup l'Angleterre... et je n'ai jamais entendu parler de ce viol. » Soit : il se peut que Jean le Bel et Froissart aient tous les deux tiré quelquefois de leur imagination. Mais les histoires différentes qu'ils en tirent montrent tout au moins la qualité de cette imagination.

Les hommes étaient aussi différents que l'œuvre. Nous connaissons Froissart, son caractère facile et aimable, son esprit vif, observateur et juste, son génie exquis et intarissable comme le babil des oiseaux du matin. On lira Froissart aussi longtemps

qu'Hérodote : l'un et l'autre tendent aux nations vieillies une coupe claire où brillent quelques gouttes de la fontaine de Jeunesse. — Dans le lourd gobelet d'étain de messire Jean le Bel, le vin âcre a je ne sais quel goût de sang : mais c'est un breuvage fortifiant, breuvage de rude soldat, de seigneur hospitalier et brave. Tout chanoine qu'il fût, messire Jean le Bel était, de son temps, un grand capitaine devant le Seigneur. Il avait plus d'une fois suivi Jean de Beaumont sur le champ de bataille; il avait fait vaillamment la dure campagne d'Écosse. A Liège il tenait maison ouverte à tous prélats et chevaliers, — lui-même étant l'un autant que l'autre. Grand et haut, et « personable de riches étoffes », il portait toujours l'habit de chevalier orné de force bijoux et pierres précieuses. « Ilh n'alloit onkes li communs jours delle semaine alle egliese qu'ilh n'awist sauze ou vingt personnes qui le conduysoient.... As jours solempnes avoit souvente fois aussi gran rotte après ly comme apriès l'evesque de Liège : car il avoit bien chinquante, ou du moins quarante, parsiwans. » Ainsi, dans son dialecte de Wallon, nous le décrit Jean de Hemricourt. Tout ce monde dînait à sa table et dînait gaîment : Jean le Bel, habile en tout sport et en tout art d'homme libre, était passé maître en tout déduit et solas. Jean de Hemricourt, qui ne parle pas de ses *Chroniques*, loue fort sa dextérité à faire « lais, chanchons et vierlais ». Dieu lui fit la

grâce de lui envoyer beaucoup de riches héritages et de lui donner le temps d'en profiter; le fastueux chanoine vécut jusqu'à quatre-vingts ans; il eut « en ses anchiens jours » une paire de fils naturels à qui il laissa de grandes possessions. Le cadet, heureux et gaillard comme son père, devint à son tour chanoine de Liège, et composa un volume de « Rêveries touchant les Blasons » qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Le piquant, c'est qu'à ce chanoine belliqueux, Froissart emprunte avec avantage presque tout, sauf les descriptions de batailles. Personne n'a décrit les batailles comme le paisible Froissart. Jean le Bel, qui savait si bien manier l'épée, lui est sur ce terrain très inférieur. Comparez la bataille de Crécy, que le chanoine de Liège dépeint pourtant au point de vue tragique des Français, avec le tableau que Froissart nous en fait d'après des témoignages de chevaliers anglais. Quant à la bataille de Poitiers, assez maigre dans les « Vrayes Chroniques », Froissart en a fait un panorama d'une puissance de vie inimitable. C'est un des chefs-d'œuvre de l'Histoire.

A partir de la bataille de Poitiers, Froissart ne consulte plus Jean le Bel. Trop jeune de sens et d'âge jusqu'alors, il sait dorénavant voir de ses propres yeux et il prend son envolée. D'année en année, en retouchant les premiers chapitres de son œuvre, il s'efforce d'en éliminer les emprunts qu'il a

faits à son devancier. Dans la rédaction de Rome il reste bien peu de chose du chanoine de Liège. Ce n'en est pas moins la première rédaction qui a établi surtout la gloire de Froissart, c'est elle qui a surnagé ; sans elle, que de « possessions impérissables » nous aurions perdues ! Demandez au premier venu de vous dire les plus belles pages des *Chroniques*. Neuf fois sur dix il vous citera la mort du roi d'Écosse, le rachat des bourgeois de Calais, la bataille de Poitiers, la mort d'Aymérigot Marchès et le voyage de Béarn. Or, de ces cinq chefs-d'œuvre, les deux premiers sont dus à la main de fer de messire Jean le Bel.

CHAPITRE XXIII

VALEUR DES « CHRONIQUES »

Une chronique rédigée au jour le jour, sur les grandes routes, au hasard des rencontres, ne peut prétendre à l'exactitude d'une histoire de cabinet, œuvre d'érudition et de recherches. Sire Jean Froissart, chanoine de province, n'était pas homme à feuilleter les pièces diplomatiques. De plus, il n'attendait pas, pour rédiger, que ses renseignements fussent complets. Son œuvre est une chose journalière; une série de croquis pris sur le vif, d'après nature ou sur ouï-dire.

Pourtant, il y a cent ans, il y a même cinquante ans, on aurait été mal venu de douter de l'autorité historique de Froissart. La publication complète de la Chronique de Charles VI commença à ébranler

sa réputation d'historien véridique. Le Religieux de Saint-Denis, souvent mieux informé, toujours plus pondéré, est trop fréquemment en désaccord avec Froissart pour que celui-ci n'en souffre pas. Depuis, la publication de la Chronique des quatre premiers Valois, de la Chronique de Jean le Bel, de différentes chroniques belges, et surtout l'étude minutieuse des pièces d'archives, ont donné une base qui n'est que trop large et trop solide pour la critique des récits de Froissart. On sait à présent ce que valent son étrange géographie et sa chronologie fantaisiste. Les jours sont loin où de vrais savants — où un dom Plancher, un André du Chesne — faisaient des prodiges d'ingéniosité pour mettre d'accord leurs documents incontestables avec leur infaillible chroniqueur. Rien n'est instructif comme de lire certains chapitres de Froissart, celui de l' « aatine » par exemple, ou celui du voyage de Languedoc, ayant en main un itinéraire composé d'après les comptes du duc de Bourgogne et les comptes d'Orléans. Comment croire à ce congé bref et imprévu donné par le roi à son oncle de Bourgogne en vue des portes d'Avignon, quand on sait qu'à ce moment même le duc était à Arras? Tant pis pour la vérité; l'éloquence reste, et la disgrâce du duc de Bourgogne est entrée dans l'histoire. Vous rappelez-vous cette folle gageure entre le roi et son jeune frère de chevaucher de Montpellier à Paris en quatre jours?

Notre itinéraire nous montrera, irréfutablement, que la chevauchée n'eut lieu que de Mussy-l'Évêque à la capitale (vingt-deux lieues à peine). Mais que voulez-vous? la légende de l' « aatine » est restée une des plus populaires de la vie du roi Charles VI.

Avouons que les *Chroniques* de Froissart abondent en fantaisies pareilles, et qu'il vaut toujours la peine de les contrôler par les documents d'archives, si nombreux, si accessibles aujourd'hui. Il ne faut pas croire cependant que le témoignage lumineux des textes tournera toujours à la confusion du chroniqueur : il nous fera admirer davantage son excellent compte rendu des guerres d'Espagne et de Portugal; il nous le montrera au moins un peu plus exact que ses confrères dans ses récits de la guerre de Gascogne et de la campagne d'Écosse; et, à côté de quelques détails confus, de quelques dates embrouillées, que de précieux renseignements nous trouverons dans sa notation de la politique française pendant la dernière décade du XIV[e] siècle!

C'est là un témoignage qui coûte un peu à l'auteur de ces lignes, Orléaniste convaincu... d'il y a cinq cents ans. Or Froissart est invariablement Bourguignon, et l'esprit de parti colore son appréciation des événements. Il a fait un mal incalculable à la réputation de Louis I[er] duc d'Orléans, et tout ce qu'il dit sur son compte est perfide et malicieux. Froissart, qui reflète toujours à merveille l'esprit de ceux

qui l'entourent, ne nous donne de la maison d'Orléans que l'image odieuse et déformée qu'on s'en faisait dans le parti bourguignon au plus fort de la brouille. Le jeune duc ambitieux et presque fratricide, la duchesse empoisonneuse d'enfants, le beau-père sorcier, tout y est! Une malveillance si absolue rend plus que suspect tout ce qu'elle dicte. Froissart pourtant n'est pas homme de parti : il n'a pas de théorie raisonnée sur la politique française, il n'y a presque jamais en lui rien qui rappelle l'esprit d'un véritable homme d'État, tel que Philippe de Commines. S'il est Bourguignon, ce n'est que par hasard de voisinage et de géographie. Le duc de Bourgogne, mari de l'héritière de Flandre, beau-père des héritiers de Hainaut, était néerlandais autant que français; il y avait mille liens entre lui et le protégé du duc Aubert. Guillaume de Hainaut, comte d'Ostrevant, entretenait les rapports les plus suivis avec son beau-père de Bourgogne. C'est probablement par lui que Froissart était tenu si singulièrement au courant de tous les projets de la cour de Dijon. En tout cas, l'étude minutieuse des *Chroniques* de Froissart est indispensable à qui veut bien connaître les intrigues et les mobiles du duc de Bourgogne.

Par là, elles touchent bien souvent au cœur de l'histoire de France. Prenons comme exemple ce qu'on appelait au XIVe siècle « la voie de fait » : — le projet de mettre fin au schisme en rétablissant l'anti-

pape Clément VII sur le siège de Rome par l'intervention des armes françaises. Ce vaste dessein, qui a failli aboutir, et qui aurait changé la face de l'histoire pour la France comme pour l'Église, ce projet audacieux fut à un moment également cher au duc d'Orléans et au duc de Bourgogne.

Froissart se montre au courant de cette ténébreuse affaire. Il connaît bien des détails tenus secrets alors et mis en lumière de nos jours par M. Durrieu et M. Jarry. Il soupçonne l'intervention du roi d'Angleterre, qui en effet fit avorter ce projet hasardeux. Et, surtout, il nous fait comprendre l'esprit de la cour à cette époque : l'ardeur chevaleresque, le jeune enthousiasme avec lesquels on préparait une expédition politique qui était surtout une croisade. Sur une autre affaire, également délicate et secrète, sur le projet d'un mariage entre le jeune frère de Charles VI et l'héritière de Hongrie, Froissart est singulièrement bien informé. C'est probablement par Philippe de Bourgogne — ou du moins par quelqu'un de son conseil — qu'il eut connaissance de ces mystères.

Mais c'est surtout ses esquisses d'hommes — ses portraits brefs, solides et vigoureusement frappés comme autant de médailles de la Renaissance — qui font renaître le passé devant nos yeux. Cette variété et cette vivacité intarissable illuminent l'histoire comme d'en dedans. Quel aperçu de l'intendant

véreux, puissant, cruel, sans scrupule et pourtant, à sa façon, loyal à son maître, il nous fournit en dessinant la figure du malheureux Bétissac! Quelle noblesse dans le portrait, digne d'un Vandyck, de Gaston Phébus, comte de Foix! Quel relief dans ce croquis de vieux général anglais, brutal et brave, Thomas, duc de Gloucester!

« Mon oncle de Gloucester est trop périlleux et merveilleux », disait le roi Richard qui, en effet, avait raison de se méfier du terrible grognard. Entendez-le plutôt. Shakespeare lui-même eût-il mieux montré l'âme colérique et violente du dieu Mars vieilli et atteint de la goutte?

« Les seigneurs de France savaient que ce duc de Gloucester était haut et dur en toutes concordances; aussi on lui montrait tous les signes d'amour et d'honneur qu'on pouvait. *Il prenait bien les joyaux qu'on lui donnait, mais toujours demeurait la racine de la rancune dans son cœur*. Et oncques, pour choses que les Français sussent faire, on ne le put adoucir qu'il en demeurât toujours fel et cruel dans ses réponses....

« Si se devisait et disait : « Ces fumées des Fran-
« çais... sont si pleins de pompe et d'outrecuidance
« qu'ils ne savent amener à nulle bonne conclusion
« chose qu'ils entreprennent! Je ne sais pourquoi
« nous avons trêves à eux; car si la guerre fût ouverte,
« nous leur ferions bonne guerre et mieux que oncques
« mais, car toute la chevalerie de France est morte

« ou prise (à Nicopolis). Et, par Dieu! si je vis deux
« ans en bonne santé, la guerre sera renouvelée! Ni
« je ne tiendrai trêve, ni répit, car du temps passé
« les Français ne nous ont nuls tenus; mais ont tel-
« lement quellement, frauduleusement et cauteleu-
« sement retollu leurs héritages d'Aquitaine. Plu-
« sieurs fois je le leur ai dit et montré aux parlements
« quand nous étions sur la marche de Calais l'un
« contre l'autre. Mais ils me fleurissaient de ces
« paroles si douces et si belles que toujours re-
« chéaient-ils sur leurs pieds, et je n'en pouvais être
« cru. Ah, s'il y avait un bon chef à roi en Angleterre,
« qui désirât la guerre et son héritage recouvrer, il
« trouverait cent mille archers appareillés et six
« mille hommes d'armes qui le suivraient et très
« volontiers passeraient la mer! Mais nenni! pour
« le présent il n'y a pas un Roi en Angleterre qui
« veuille guerroyer. Il ne veut pas guerroyer. Nenni!
« Il a le cul trop pesant. Il ne demande que le boire
« et le manger.... Ce n'est pas la vie de gens d'armes
« qui veuillent acquérir honneur par armes et tra-
« vailler leur corps.... Ce n'était pas ainsi du temps
« du roi de bonne mémoire mon père, et mon frère
« le Prince de Galles.... Son peuple le compare. Dont
« on verra de bref grant'rebellion dans ce pays. —
« Car onques pour guerroyer en France il n'a fait
« si bon comme aujourd'hui. Si on y allait, on saurait
« combattre, car celui qui se dit leur roi est jeune,

« chaud et de grand'volonté ; si nous combattrait...
« à quelle fin qu'il en dût venir ! Et le peuple de ce « pays, qui désire à avoir la bataille à plus grand et « riche que lui, s'aventurerait hardiment pour la « bonne et grasse dépouille, ainsi que du temps passé « nos gens en ont eu du temps du roi de bonne « mémoire mon père, et de mon frère le prince de « Galles. Encore me souvient-il bien du dernier « voyage que je fis en France.... »

Et le vieux duc se laisse aller à d'interminables souvenirs du bon temps quand on pillait « les Français qui sont riches » — et non les misérables Irlandais « qui sont de pauvres et méchantes gens et ont un très pauvre pays et inhabitable ». Hélas! les lauriers sont coupés!

Voilà le vrai prix des *Chroniques* à nos yeux. Nous ne nions pas les titres que Froissart peut faire valoir à ce beau nom d'historien qu'il aime tant s'octroyer. Mais comme historien il est moins sagace que le Religieux de Saint-Denis et moins exact que l'anonyme de la Chronique des Quatre Valois. C'est comme chroniqueur qu'il brille hors de pair. Même quand nous le savons en flagrant désaccord avec la vérité, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer ses belles et naïves inventions. Et, pour une fois que nous le consulterons sur les guerres de la Péninsule ou la « Voie de Fait », que de fois ne relirons-nous pas les belles pages qui contiennent la tirade de

Thomas de Gloucester, la partie d'échecs de la belle comtesse de Salisbury ou cette histoire des femmes-fées de Céphalonie, digne d'être enchâssée dans une comédie de Shakespeare :

Le comte de Nevers et les seigneurs de France, au retour de Nicopolis, jettent l'ancre dans le havre de l'île de Céphalonie. — « Et issirent hors des galères et trouvèrent grand nombre de dames et de damoiselles qui demeurent dans la dite île et en ont la seigneurie ; lesquelles reçurent les seigneurs de France à grand'joie et les menèrent ébattre tout parmi l'île qui est moult belle et plaisante. Et disent et maintiennent ceux qui la condition de l'île connaissent, que les fées y conversent et les nymphes, et que plusieurs fois les marchands de Venise et de Gênes qui y arrivaient, en ont bien vu les apparences. Moult joyeusement les dames de Céphalonie recueillaient le comte de Nevers et les seigneurs de France,... pour cause de ce qu'ils étaient chevaliers et hommes d'honneur, car on n'a pas accoutumé, si ce ne sont marchands, aller et converser entre elles. Or me pourrait-on demander si l'île de Céphalonie n'est habitée que de femmes. Si est ; mais les femmes en sont ainsi que souveraines, pour tant qu'elles œuvrent d'ouvrage de la main : elles tissent, elles font les draps de soie si subtils et si bien que nul ouvrage n'est pareil au leur. Les hommes de la dite île n'en savent rien faire, mais ils portent au dehors vendre, et les femmes

demeurent dans la dite île. Et est cette île de telle condicion que nul ne l'ose approcher pour mal faire ; car, qui s'y essaieroit, il périroit ; et tout ce a été vu et éprouvé. Et pour ce demeurent les dames en paix et n'ont doute de nulluy et sont douces et humbles femmes et sans malice. Et quand elles veulent bien, elles parlent aux fées et sont en leur compagnie. »

Quelle pureté de rosée dans ces quelques lignes ! Une page pareille, et tant d'autres aussi fraîches qu'il a prodiguées au travers de son œuvre, reposent, comme une main de fée posée sur le front fibreux de notre temps. Ce sont là des choses qui ne perdront jamais de leur prix, bien loin de là : car c'est en veillissant qu'on s'aperçoit combien est belle la fraîcheur de la simple jeunesse. Cette fraîcheur, cette âme d'enfant éprise du merveilleux, Froissart les posséda en perfection, et nul en même temps n'a eu le regard plus clair, l'oreille plus fine, l'esprit plus net et plus juste. Son plus grand défaut — et son brevet de poète — c'est qu'en regardant le monde il n'y voyait pas la seule vérité, et que ses *Chroniques* reflètent le monde comme on le voit à vingt ans — plus vif, plus beau, plus laid, plus varié, — moitié réalité et moitié rêve.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

